

choisir

revue culturelle
n° 655-656 – juillet/août 2014

Le mystère de la montagne





Prière du Pèlerin

*Seigneur Jésus, Toi qui as fait
un si long déplacement d'auprès du Père
pour venir planter ta tente parmi nous,
Toi qui es né au hasard d'un voyage
et as couru toutes les routes,
celle de l'exil, celle des pèlerinages, celle de la prédication,
tire-moi de mon égoïsme confortable
et fait de moi un pèlerin.*

*Seigneur Jésus, Toi qui as pris si souvent
le chemin de la montagne
pour retrouver le silence près du Père,
pour enseigner tes disciples et proclamer les Béatitudes,
pour offrir ton sacrifice, envoyer tes apôtres
et faire retour au Père, attire-moi vers le haut,
fais de moi un pèlerin de la montagne.*

*Sans cesse tenté de vivre tranquille,
Tu me demandes de risquer ma vie,
comme Abraham, dans un acte de foi.
Sans cesse tenté de m'installer,
Tu me demandes de marcher en espérance vers Toi,
le plus haut sommet dans la gloire du Père.
Créé par amour pour aimer, fais, Seigneur,
que je marche, que je monte, vers les sommets, vers Toi,
avec toute ma vie, avec tous mes frères et toute la création,
dans l'audace et l'adoration.*

†Abbé Volluz
prêtre et guide de montagne



choisir

n° 655-656 juillet-août 2014

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, collaborateur
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet :

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : P. Deloche/GODONG
p. 11 : M. Gentil
pp. 14 et 29 : C. Fossati
p. 25 : Palais du Golestân, Teheran
p. 28 : J. Gagliardi
p. 30 : E. Cano
p. 33 : Kunstmuseum de Bâle / photo M.
Bühler
pp. 39 et 40 : J.-M. Jolidon
p. 43 : A. Salina

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
L'expérience du sommet <i>par Jean-Blaise Fellay</i>	
Spiritualité	8
Encore un petit effort... <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Spiritualité	9
Rendez-vous avec la Vie <i>par Michel Gentil</i>	
Spiritualité	13
Une foi incarnée <i>par Bernard Gabioud</i>	
Evocation	16
Un toit insaisissable <i>par Adolf Ogi</i>	
Bible	18
Entre Dieu et l'homme <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
Religions	23
La montagne dans le Coran <i>par Amélie Neuve-Eglise</i>	
Evocation	27
Sur nos monts <i>par Pascal Couchepin</i>	
Architecture	29
De la nature à la culture. Interview de Mario Botta <i>par Céline Fossati</i>	
Expositions	32
Paysage alpestre <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Cinéma	35
Les sommets du 7 ^e art <i>par Patrick Bittar</i>	
Expéditions	38
Un lieu de partage. Interview de Jean-Marie Jolidon <i>par Amanda Garcia</i>	
Expéditions	42
Du Valais au Groenland <i>par Antoine Salina</i>	
Expéditions	44
Neuf ans après <i>par Pascal Ortelli</i>	
Essais	45
Es-tu encore magique ? <i>par Gérard Joulie</i>	
Conte	52
Antonin d'Isaïe <i>par Marie-Luce Dayer</i>	

L'expérience du sommet

De la pointe du Wildborn, je regardais les Alpes valaisannes : des centaines de sommets, depuis les Dents du Midi jusqu'au Bietschorn. Ils se détachaient au-dessus des brumes de la vallée du Rhône dans la pleine lumière de midi. J'étais frappé par leur allure et leur beauté, et touché par un sentiment de reconnaissance à leur égard. Je les avais pratiquement tous escaladés et souvent plusieurs fois. Chacune de ces ascensions m'avait laissé une impression profonde. C'était parfois un dur effort dans la neige et la tempête, une autre fois le plaisir d'une escalade dans un beau rocher au soleil ou le bonheur de glisser à ski dans une poudreuse immaculée ; chaque fois ce fut une émotion intense. Je me rends compte aujourd'hui combien ces moments m'ont construit intérieurement.

Les hauts sommets, de l'Horeb à l'Assekrem, ont été classiquement perçus comme des lieux de révélation spirituelle. Personnellement, je les ai vécus comme une école de formation intérieure. Plus la montagne est haute, plus la marche d'approche est longue. Elles sont fondamentales ces longues heures de montée en silence dans un cadre grandiose. Les innombrables soucis de la plaine s'estompent, le rythme régulier des pas et de la respiration vous harmonise et vous simplifie. Puis les difficultés d'une voie ardue et technique vous obligent à réunir toutes vos capacités physiques et morales. La cime atteinte, vous avez l'impression d'être un homme nouveau. Il faut avoir tout donné pour devenir pleinement soi-même.

Il faut pourtant se méfier de la montagne, c'est une tentatrice. Elle vous défie par sa taille, sa beauté, ses raideurs. Elle incite à l'audace mais punit très vite les présomptueux. Pour l'aborder, il faut savoir maîtriser ses émotions. Il faut aussi une bonne condition physique, une technique affûtée, du matériel de qualité et, avant tout, un moral solide, le goût d'entreprendre, l'art de mesurer le danger, du courage et de la détermination. Pour vaincre un ressaut rébarbatif, je dois dominer mes doutes et mes craintes en même temps que je place les points d'assurage.

Marcher sur l'arête du Lyskamm, avec juste la place pour poser un pied devant l'autre, avec des centaines de mètres de vide d'un côté comme de l'autre, donne une idée très concrète de ce qui sépare la vie de la mort. Cette expérience redouble le goût de vivre. Côtoyer l'abîme me fait ressentir la pulsion de vie au fond de moi ; je perçois que c'est en elle que se cache l'essentiel de la réalité et non pas dans le monde extérieur, minéral, dur, glacé, vertigineux. La vie palpite en moi, liée à ce corps de chair si fragile, exposé à la chute, mais qui dispose de la faculté de recevoir le souffle immortel de l'Esprit. Pour cela, il faut entreprendre une ascension spirituelle, qui n'est pas moins délicate que sa sœur alpine.

A la montée, le guide est devant. Il ne voit pas son client mais il l'écoute avec la plus grande attention. Au moindre bruit de glissade, il tend la corde ; grâce à elle, il perçoit les fatigues et les hésitations. Dans la cordée, chacun dépend de l'autre. C'est ainsi que naît une fraternité que l'on perçoit au retour de course quand on dénoue la corde. Avoir un compagnon de cordée avec lequel on est en parfaite confiance, c'est comme un redoublement de l'âme. La confiance totale dans un ami, dont on sait qu'il ne vous lâchera pas quoi qu'il arrive, est une de ces choses qui raffermissent l'existence, même quand cet ami a quitté ce monde.

Je prie beaucoup en montagne, car plus je monte en altitude, plus je descends en moi-même. C'est le cas également en mer ou dans le désert. La prenante beauté d'un monde totalement minéral fait, par contraste, ressentir combien je suis un être totalement relationnel. J'admire cette nature, mais je goûte encore plus le lien avec tous ceux que j'ai connus, la longue chaîne des ancêtres qui m'ont précédé sur ces chemins de montagne, ces amis avec lesquels j'ai passé tant d'heures magnifiques et échangé des confidences intimes. Et puis, bien sûr, l'Ami par excellence, le Seigneur à qui je dois la vie, lui qui me soutient à chaque pas et m'incite à gravir encore. Quand on arrive au sommet, il faut arrêter l'effort, tout est accompli, il n'y a plus qu'à rendre grâce. C'est pourquoi je suis heureux d'y retrouver une croix.

Jean-Blaise Fellay sj



 ■ Info

Good News pour choisir

Votre revue culturelle *choisir* a reçu le 3 juillet des mains de Mgr Alain de Raemy, évêque auxiliaire du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg, le prix *Good News* 2014 pour la diffusion de la fameuse interview du pape François en septembre 2013.

Fruit d'une collaboration étroite entre les différentes revues culturelles jésuites d'Europe et d'Amérique, cette publication a été saluée par de nombreux commentaires élogieux.

Au-delà de cette prouesse, relève l'agence *apic*, les internautes ont plébiscité un travail rédactionnel de qualité, « toujours profond » et « pas du tout sirupeux ». « Je lis ce journal depuis plus de 10 ans et je l'apprécie toujours. Il réussit à allier le côté intellectuel, sérieux, approfondi, engagé des jésuites et une volonté d'écrire des articles lisibles par le plus grand nombre. C'est assez rare pour être souligné », résume en quelques mots un fidèle lecteur.

Le prix *Good News* distingue une personne, une institution ou un projet ayant spécialement contribué à diffuser la Bonne Nouvelle... par de bonnes nouvelles dans les médias. Il est organisé en marge du Dimanche des médias, qui vise à récolter des fonds destinés aux organes médiatiques de l'Eglise. (*apic/ réd.*)

 ■ Info

Après 1000 ans d'hospitalité

D'importants travaux sont nécessaires pour assurer l'avenir de l'Hospice du Grand-Saint-Bernard, au sud-ouest du Valais. Pour les financer, la commu-

nauté religieuse du col a lancé une vaste recherche de fonds, emmenée par le conseiller national Christophe Darbellay, président du Comité de patronage. L'objectif est de réunir 4,7 millions de francs d'ici fin 2017. Cette somme permettra de financer des travaux d'entretien urgents (amenée d'eau et d'électricité, façades et fenêtres, sécurité incendie), mais aussi de développer des projets audacieux, tels qu'une nouvelle Auberge de l'Hospice, une nouvelle muséographie du Trésor et la création d'une Maison des Terroirs.

L'Hospice du Grand-Saint-Bernard accueille les passants à 2500 mètres d'altitude. Fondé en 1045 par saint Bernard de Menthon pour secourir les voyageurs exposés aux périls de la montagne, le refuge accueille maintenant touristes, sportifs ou pèlerins en quête d'un lieu où se ressourcer. (*apic/ réd.*)

 ■ Info

Prix Ratzinger au féminin

Anne-Marie Pelletier obtiendra des mains du pape François le prix Ratzinger pour ses travaux sur l'herméneutique, l'exégèse biblique, mais aussi pour s'être dédiée à la question de la femme dans le christianisme et dans l'Eglise, a affirmé aux journalistes le cardinal Camillo Ruini, président du comité scientifique de la Fondation.

Agée de 68 ans, cette mère de trois enfants, agrégée de Lettres modernes et docteur en Sciences des religions, est la première femme à recevoir le « Nobel de théologie ». La distinction lui sera décernée le 22 novembre 2014, en même temps qu'au prélat polonais Waldemar Chrostowski, théologien de 63 ans, salué pour son travail, notamment sur l'Ancien Testament, mais éga-

lement pour son engagement pour le dialogue interreligieux, en particulier avec le judaïsme. (apic/réd.)

■ Info

USA : mega-churches

Selon l'Institut Hartford pour la recherche en religion, les Etats-Unis comptent aujourd'hui 1600 *mega-churches*, soit 100 de plus qu'il y a quatre ans, et un peu moins de trois fois plus qu'en 2000 (elles étaient 600). Pour rappel, les *mega-churches* sont des Eglises accueillant plus de 2000 fidèles : 23 % d'entre elles sont baptistes, 40 % indépendantes.

Le phénomène des méga-Eglises a commencé aux Etats-Unis dans les années 70. Théologiquement, la plupart sont conservatrices. Elles se développent principalement dans le sud du pays et dans les grandes villes. Les plus grandes méga-Eglises sont la Lakewood Church à Houston (Texas), l'Eglise communautaire de North Point à Alpharetta (Géorgie) et la LifeChurch.tv à Edmond (Oklahoma). Résultats complets de la recherche sur <http://hirr.hartsem.edu>. (EPD/réd.)

■ Info

Migrants mineurs

C'est une véritable « crise humanitaire » qui se joue aux portes des Etats-Unis, de l'avis des évêques catholiques américains, qui ont fait appel à l'administration Obama et au Congrès. Ils demandent qu'une solution à long terme soit recherchée et que des mesures concrètes soient prises en attendant, afin de protéger les mineurs sans papiers qui voyagent seuls.

Selon la Conférence épiscopale des Etats-Unis d'Amérique (USCCB), l'origine de cette émigration est à rechercher dans la pauvreté et l'accroissement de la violence que les mineurs tentent de fuir. « Ces jeunes sont extrêmement exposés aux trafiquants d'êtres humains et aux contrebandiers sans scrupules, et ils doivent être protégés », a souligné Mgr Eusebio Elizondo Almaguer, président de la Commission pour les migrations de l'USCCB, évêque auxiliaire de Seattle (Washington), né au Mexique.

Le rapport de l'Office des douanes et de protection des frontières indique qu'on a enregistré une hausse de 92 % des mineurs arrêtés entre 2013 et 2014. Rien qu'au cours des vingt derniers mois, 71 000 jeunes de moins de 17 ans ont été appréhendés, la plupart à la frontière méridionale du Texas. (fides/réd.)

■ Info

Etudier dans un camp

Le Service jésuite pour les réfugiés (JRS) a un rêve : porter l'éducation supérieure dans les camps où des millions de réfugiés attendent une vie meilleure. Ce rêve, avec la collaboration de plusieurs universités jésuites d'Amérique et d'autres nations, est en train de se réaliser. Le *Jesuit Commons : Higher Education at the Margins* (JC:HEM) a vu le jour et donne espérance et confiance à des centaines de réfugiés qui peuvent ainsi suivre des cours de formation professionnelle dans les domaines de l'organisation, de la gestion et de la santé. Deux années supplémentaires leur permettent d'acquérir un diplôme dans les arts libéraux. L'été prochain, divers camps auront leurs premiers diplômés.

Les professeurs bénéficient aussi de ce programme en apprenant l'usage de la technologie pour préparer leurs cours. La manière de faire est très ignatienne. Elle insiste sur la réflexion et l'action à chacun des cours.

Récemment, le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés s'est intéressé au projet, cherchant de nouveaux fonds pour étendre ce programme à d'autres camps. Quatre en bénéficient actuellement.

Pour plus d'informations sur le projet ou sur le mode de participation en tant que professeur bénévole : www.jc-hem.org. (réd.)

■ Info

L'Afrique, avenir de la finance...

Une étude réalisée par le *Wall Street Journal* sur les marchés d'investissement de frontière (*Frontier Markets Sentiment Index*) l'affirme : le Nigeria est le principal marché prometteur pour les investissements des multinationales européennes et américaines. Sur vingt pays pris en considération, onze sont des Etats africains. Le Nigeria est suivi par le Kenya (5^e), l'Angola (6^e), le Ghana (9^e), l'Ethiopie (11^e), le Maroc (12^e), la Tanzanie (13^e), l'Algérie (14^e), la Côte-d'Ivoire (16^e), la Zambie (17^e) et l'Ouganda (19^e). Le rapport a été élaboré sur la base des prévisions d'investissements futurs des responsables de 200 multinationales.

Le dynamisme économique du continent est démontré par des initiatives prises par différents Etats pour investir en Afrique et participer à son développement. Les Etats-Unis ont ainsi lancé la *Power Africa Initiative*, destinée à fournir de l'électricité à plus de 240 millions

d'Africains répartis entre l'Ethiopie, le Ghana, le Kenya, le Nigeria, le Liberia et la Tanzanie. Singapour, de son côté, a annoncé que le III^e Forum Afrique-Singapour, visant à augmenter les échanges commerciaux et les collaborations entre les entreprises africaines et celles du pays asiatique, se tiendra en août 2014. (*fides/réd.*)

■ Info

Droits de l'homme en Syrie

Le 17 juin, le dernier rapport de la Commission d'enquête de l'ONU sur les violations des droits de l'homme en Syrie a été présenté devant le Conseil des droits de l'homme à Genève. Le texte souligne les nouvelles exactions commises à travers tout le pays, trois ans après le début de la guerre. De nouvelles preuves ont été portées à la connaissance de la communauté internationale.

Carla Del Ponte, membre de cette commission et ancienne procureur du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie et du Tribunal pour le Rwanda, s'est dite amère et en colère face à l'inertie de la justice internationale et des principales puissances. Dans un point presse, elle a souligné que la mission de la Commission était d'engager des « poursuites judiciaires contre les personnes » qui ont commis des crimes de guerre et non contre des « groupes ». « Le problème, a ajouté Mme Del Ponte, c'est que nous avons besoin d'une volonté politique » pour la création d'un tribunal chargé de juger les auteurs de crimes de guerre ; sinon, ce sera « une tragédie pour la justice internationale ».

La Chine et la Russie ont opposé le mois dernier leur veto à un projet de

résolution du Conseil de sécurité, soutenu par 65 pays, pour saisir la Cour pénale internationale sur les crimes commis en Syrie.

Sur le terrain, les combats se poursuivent, notamment entre une partie des rebelles, le Front Al Nosra, et l'Etat islamique en Irak et au Levant. Cette guerre dans la guerre aurait fait plus de 6000 morts depuis le début de l'année.

(agences/réd.)

■ Info

JRS Europe

Malgré la tragédie de Lampedusa, où près de 400 personnes se sont noyées, les dirigeants européens n'ont pris aucune mesure concrète pour assurer un accès sécurisé de l'Europe aux milliers de migrants désespérés qui fuient la guerre et l'oppression. A croire que l'Europe se moque de son rôle d'autorité morale dans le monde.

Le rapport annuel du JRS Europe n'est pas tendre avec les pays occidentaux. Il souligne qu'en dépit de la crise des réfugiés syriens en cours, les Etats européens n'ont abrité que 4 % des 3 millions de personnes ayant quitté leur pays et fui le conflit.

A l'échelle locale, les quatorze bureaux européens du JRS ont constaté, par contre, de magnifiques actes d'hospitalité. Ainsi, en France, étudiants et réfugiés ont partagé matchs de foot et dîners communautaires avec les demandeurs d'asile. En Angleterre, le JRS a ouvert des ateliers de photographie et de poésie pour les réfugiés, et en Belgique, un concert a été organisé pour les réfugiés afghans.

Le JRS reste la seule organisation qui visite régulièrement les migrants en détention en Europe. En documentant

des cas et des témoignages, il fait en sorte que les voix des migrants soient entendues. « Quand donc ces exemples locaux de gentillesse, d'hospitalité et de chaleur humaine se traduiront-ils par une action politique ? » se demande le directeur du JRS Europe, Michael Schöpf. (jrs/réd.)

■ Info

Prêtres en vacances

Un site Internet - *Prêtre en vacances* - propose aux prêtres de trouver un lieu d'hébergement gratuit ou à moindre frais, en échange d'un coup de main dans des paroisses situées sur des lieux de vacances : dans la neige des Alpes, au soleil de la Méditerranée ou sur les rives de l'océan.

« Cette initiative entre dans le cadre de la pastorale du tourisme, car pour développer cette pastorale, il est nécessaire d'avoir des prêtres présents sur les lieux de vacances », explique le créateur du site, le Père Jean-Baptiste Vian, du diocèse de Grenoble-Vienne. « Les paroisses ont de plus en plus de presbytères inoccupés, et souvent dans de très beaux endroits. D'un autre côté, il y a des prêtres qui cherchent des lieux de vacances peu coûteux. Ce service sert à mettre en relation l'offre et la demande, en privilégiant de beaux sites d'accueil (Alpes, Méditerranée, Pyrénées, Massif central, Atlantique...). »

De nombreux prêtres « viennent avec des amis ou encore avec des familles moins aisées de leur paroisse », précise le P. Vian. Une sorte de « Club Med » sacerdotal ? « Pas de risque, répond-il, car tous les prêtres ne sont pas intéressés par le fait de passer leurs vacances dans un presbytère ! » www.pretre-en-vacances.fr (zenit/réd.)

Encore un petit effort...

J'ai quelques confrères qui sont des montagnards aguerris. A chaque fois que nous évoquons nos expériences de montagne, je constate combien nos approches sont différentes. Pour eux, les cimes sont le lieu d'une expérience de Dieu par leur beauté, la rigueur qu'exige la fréquentation de ce milieu hostile. Evidemment, je me reconnais en partie dans cette représentation, mais pour être franc, la montagne n'est pour moi une expérience de Dieu que dans un second temps : quand cela s'arrête... Non pas que les paysages ne soient pas beaux ou que l'effort soit sans signification... Mais dans le vif de la montée, c'est d'abord, pour moi, un moment de contrainte : s'adapter au rythme des autres - c'est-à-dire marcher parfois plus vite ou souvent plus lentement que ce que j'aimerais -, passer par là où je ne voudrais pas, parce que cela crée un détour.

Pour avoir pratiqué un certain nombre de courses « en solitaire », j'ai pu constater que j'allais certes plus vite seul qu'accompagné, mais que ces expériences ne m'apportaient généralement pas autant de joie que lorsque je les partageais avec d'autres. C'est par le groupe et en lui que la joie du « quand cela s'arrête » est la plus grande. Le vécu ne prend sa valeur et ne donne sa saveur que lorsqu'il est partagé.

En cela, il me semble que l'expérience de l'effort commun a quelque chose de profondément spirituel. Lorsque nous vivons quelque chose d'intense avec Dieu, nous devons le partager :

ce n'est pas une contrainte extérieure, elle naît vraiment de l'intérieur. Ce n'est qu'avec et par l'échange et le regard de l'autre que le vécu est conscientisé et reçoit son ampleur. La parole et l'écoute sont des « amplificateurs » de l'expérience.

Le partage a une double exigence : il demande, d'une part, de faire l'effort de mettre des mots sur ce qui a été expérimenté, de sorte que celui ou celle qui entend puisse comprendre lui aussi ce qui s'est passé ; d'autre part, il exige une écoute attentive qui permet à chacun de se dire en vérité. Ce n'est donc pas qu'une exigence individuelle. Le groupe, en tant que tel, permet l'approfondissement.

Ainsi la fécondité de l'effort n'est-elle pas purement physique, mais réellement spirituelle. Au cours de cet été, je nous souhaite, à chacun, de pouvoir vivre de telles expériences, individuellement et collectivement, pour découvrir la valeur, la richesse et la complémentarité de ces deux pratiques.

Bruno Fuglistaller sj

Rendez-vous avec la Vie

●●● **Michel Gentil**, Colombier (NE)

*Guide de montagne, pasteur de l'Église évangélique
libre de la Rochette, Neuchâtel*

Il existe des rendez-vous invisibles et puissants, qui nous sont mystérieusement offerts et que l'on saisit ou pas. Sont-ils à l'origine d'un souffle d'aventure ou est-ce nous qui, en nous en emparant, déclenchons inconsciemment le point de départ de quelque chose d'infiniment prenant ? Je n'ai pas la réponse. Mais ces instants témoignent du mouvement intérieur plein d'espérance qui se développe en tout être.

Pour ma part, c'est dans les cimes que je ressens tout particulièrement le sentiment d'exister. La montagne a marqué une très grande partie de mon vécu d'adolescent, puis de jeune homme. Elle a été pour moi un de ces repères incontournables qui façonnent le caractère et l'identité. Ainsi m'a-t-elle aidé à faire un bout de chemin, d'abord sur moi-même, puis dans la vie.

Enfant, je grimpais partout, aucun mur n'était trop vertical, aucun arbre trop haut... J'étais habité à la fois par un calme intérieur manifeste et, paradoxalement, par une énergie débordante, accompagnée d'une insatiable envie d'espaces et d'aventures. J'aimais m'ébattre à l'extérieur, au point d'en oublier de manger ou de rentrer à la nuit tombante... Les bancs d'école ne me retenaient jamais plus que de raison ! L'attirance secrète de mes aspirations profondes prenait le pas sur

la préoccupation des « bonnes notes ». Je voulais vivre, tout simplement, et je questionnais l'existence au travers de ce don qui, inconsciemment, se développait en moi au long de mes années. C'était comme scellé en moi.

C'est ainsi que des circonstances apparemment anodines se sont régulièrement transformées en carrefours. Des défis se sont présentés, des prises de risques m'ont attiré là où je les recherchais.

Une grâce...

Plus j'avance en âge, plus la reconnaissance m'envahit. Bon nombre d'êtres humains, alors qu'ils regardent dans le rétroviseur de leur parcours, parlent de *chance*. Mais la chance élimine la beauté divine, vole la perspective du merveilleux, l'étincelle du futur céleste ! Plus tristement encore, elle nous place dans une solitude sans fond, avec cette crainte de ne plus la sentir au rendez-vous, de ne plus la voir nous sourire.

Dans mon cheminement, et humblement car sans mérite, j'ai apprivoisé la grâce. Elle m'est apparue telle une lumière dans l'immensité de ma terrifiante fragilité d'adolescent. Grâce vertigineuse qui enveloppe tout ; grâce derrière laquelle Quelqu'un est à

Le chemin de construction intérieure et de foi emprunte divers visages. Pour Michel Gentil, ce fut dès son jeune âge celui de la montagne. Celle-ci s'est imposée à lui comme une nécessité, un don, qui ne cesse de l'émerveiller et de l'emplir de reconnaissance. Témoignage.

découvrir, à rencontrer et à aimer. Ainsi la montagne a été pour moi une sorte de « tremplin spirituel », un lieu qui a pris la forme d'une quête intérieure fantastique.

...et un apprentissage

L'alpinisme, en été comme en hiver, est prenant, tout à la fois exigeant et rude. L'homme se mesure à très grand, et ne gagne jamais vraiment car il lui reste toujours plus grand à vaincre. L'alpiniste relève le défi, triomphe d'une voie, mais l'immensité et l'austérité des lieux le poussent toujours à rentrer chez lui, à espérer la maison, la fin du combat. Ce mouvement est comme un retour en soi.

Ce retour, beaucoup le souhaitent et l'appréhendent à la fois, car ils savent par expérience combien ils ne le supporteront pas. Je ne le supportais pas ! Si la maison, le confort avaient le pouvoir de retenir l'aventurier, il ne repartirait plus ! Car la grande peur est peut-être justement de guérir, de ne plus avoir envie de repartir. De ne plus « vivre »... Mais la vie n'est-elle vraie, intense, que dans ces passions ambivalentes qui nous gagnent et finissent par nous enfermer, nous priver de notre liberté ? Petit à petit, au fil des ans et par la foi, j'ai découvert en Christ la dimension de notre vraie demeure, de notre vrai retour, de notre vraie « liberté ». Etape après étape, cette demeure est devenue mienne et l'aventure de la montagne a radicalement changé de visage, sans perdre de son attrait. L'exploit n'est plus pour moi une nécessité, voire un tyran, et la fierté n'est plus une part d'orgueil mal placé et destructeur. La montagne m'a révélé une part de Dieu, et ce dernier m'a placé devant mes fuites, mes questionnements fon-

damentaux. J'ai pu ainsi affronter mes peurs, notamment celle de ne pas vivre « à fond », de ne pas réussir ma vie.

La montagne m'a aussi appris à ne pas tricher. Là-haut, on ne le doit pas ! Quand un alpiniste se prépare sérieusement et s'entraîne en vue de l'objectif qu'il s'est fixé, il peut espérer atteindre ses rêves. Mais s'il joue, tôt ou tard l'illusion s'évaporerait comme les brumes du matin et la déception sera grande et blessante. Le meilleur matériel ne compense pas l'absence de lucidité.

Partages

Enfant, mes parents m'emmenaient l'été en montagne. Chaque année le printemps réveillait en moi le désir caché d'y retourner. J'attendais, fébrilement, que mon père nous parle à table des billets de train qu'il avait commandés au chef de gare du village. Mon imagination anticipait cet événement majeur, qui correspondait à la fin de l'année scolaire, à la fin de l'enfermement.

J'ai commencé mes ascensions dans les livres des héros de l'époque : Cassin, Bonatti, Rébuffat, Messner, Edlinger... Je rêvais tout éveillé ! Sur les photos, j'observais leurs gestes, suivais leurs conseils techniques et appliquais leurs méthodes. Je faisais « corps » avec eux.

Puis j'ai économisé pour acheter du matériel, j'ai bivouaqué sur le balcon et dans le jardin, j'ai préparé minutieusement mon sac tout neuf. Et un jour, avec des amis chers tout aussi motivés que moi, et à qui je dois beaucoup, nous nous sommes attaqués à des « petites » ascensions, puis, au fil du temps, à de plus grandes.

Le terme « petit » me gêne, car il n'y a pas de « petits sommets » ou de « petites voies » ! Tous sont à gravir, tous méritent le respect et tous, même les plus faciles, peuvent nous ravir le meilleur, le plus précieux de nous-même : notre vie ! Aucun manuel technique ne peut nous protéger de l'accident. La montagne nous apprend que le danger n'est pas « que sur l'Alpe », mais bien plus présent qu'on veut bien l'admettre. La vie, la mort se côtoient au quotidien, et nos « demains » n'appartiennent à personne, pas même aux plus sédentaires.

Aujourd'hui, quand je pars en montagne, je me sens en visite : je ne suis pas « chez moi », je suis « chez Lui ». La beauté toujours si variée et constamment renouvelée me tire régulièrement les larmes. Là-haut, je loue le Seigneur dans une grande sincérité, je suis saisi, non plus par la montagne seulement, mais par sa Grandeur infinie et transcendante.

J'aime partager ma joie et mon expérience. Elles m'habitent et sont à offrir. J'aime contempler les regards des autres briller dans les reflets du ciel, les entendre espérer « réussir » l'ascension prévue. Les amis me communiquent ce que je sais déjà : l'être humain n'est pas fait pour passer sa vie entière devant un écran d'ordinateur. Il n'est pas fait pour aller dormir sans avoir le sentiment d'avoir vécu une expérience enrichissante, d'avoir joué un rôle significatif pour quelqu'un d'autre.

Le sportif n'est pas à proprement parler le style de croyant le plus recherché par les Eglises... Le musicien obtient davantage de suffrages et est moins sujet à critique : ne prenant pas de risques, il ne tente pas le Seigneur ! Comme pasteur et comme guide de montagne, j'ai réconcilié les deux sans

gêne ni culpabilité. Certes la montagne est dangereuse, mais la vie ne l'est pas moins !

N'est-il pas de la responsabilité de chacun et de chacune de vivre cette existence confiée dans le cadre des dons reçus ? On ne peut pas plus tricher avec la montagne qu'avec son potentiel : il est là, c'est un fait. J'encourage toujours l'autre à développer et à mettre au service de Dieu le meilleur de lui-même. Il n'y a pas de « grands et de petits » individus. Nous sommes tous à l'image du Créateur et objets de son amour, nous sommes tous appelés à retrouver sa proximité. Dans « mon » Eglise, à Neuchâtel, j'ai le bonheur d'être accueilli et encouragé. Chaque hiver, un programme de randonnées à ski se déroule au gré des



*La Bible
de la montagne.
Récits et témoignages,
Frutigen, Bergbibel
2013, 128 p.*

conditions météorologiques. Beaucoup attendent avec impatience ces quelques samedis de « vadrouille » comme autant d'opportunités pour vivre un ressourcement du corps, de l'âme et de l'esprit. Belle école de vie, où la préparation et l'effort sont autant de leçons utiles et parlantes.

Le Guide

Dans mon cœur, je pense très souvent à Jésus, le Guide parfait qui ouvre la voie de l'éternité. Je suis paisible en lui, ne pouvant concevoir la vie sans une suite ! C'est aussi ça être guide et pasteur, conduire humblement son prochain sur la voie d'un renoncement extraordinaire, où l'être s'efface devant l'œuvre fantastique de la résurrection où il retrouve toute son identité, toute sa valeur.

Les jours passent, la vie suit son cours avec ses joies et ses peines, ses défis merveilleux et ses frustrations, mais l'espérance dans la foi demeure résolument intacte. Paul nous dit que « toute la création attend la délivrance de sa condition actuelle » (Rm 8,19). Le Christ m'aide à relativiser et surtout il me conduit sur le chemin d'une plus grande satisfaction. Ce que je ne pourrai faire ici-bas, je le poursuivrai plus tard en sa présence et dans des dimensions inimaginables.

La montagne se transforme tour à tour pour moi en terrain de prière, en lieu de solitude ou de rencontre. Régulièrement, je pars seul de bon matin, surtout l'hiver. J'aime ce manteau neigeux qui a, comme par miracle, tout purifié. Aucune marque, aucune présence, aucune dégradation frappante, tout est « neuf ». J'aime faire « ma » trace dans cet espace immaculé de blancheur. Le sentiment de marcher sur les eaux...

Nul besoin d'aller loin, d'aller haut. Une simple course dans les Préalpes au lever du jour suffit pour vivre l'enchantement, la reconnaissance débordante, la joie d'être ! Le froid mordant n'enlève rien au charme de l'aventure, la neige brille de toutes ses facettes alors que le soleil montre son regard sur la crête voisine. Cette neige qui crisse sous l'appui des bâtons... C'est à peine si j'ose les planter tant c'est beau et fragile ! Demain le vent aura effacé ma trace, la nature aura repris ses droits. Heureusement.

Parfois, alors que je précède un groupe à la recherche de l'itinéraire le plus sûr, je prends 20, 30 mètres de distance, juste pour goûter, pour capter cet environnement qui m'inonde d'émotions. C'est un bonheur sans prix et qui ne coûte rien !

Instants de vie sublime et d'une immense intensité. Dieu est là et moi aussi : c'est là ma principale Eglise. Le monde est le « Temple » du Tout-Puissant, à la fois son lieu saint et notre champ de bataille ! Pour chacun d'entre nous, les deux sont appelés à se rencontrer, que ce soit en montagne ou ailleurs, l'important étant de trouver l'apaisement, la réconciliation (2 Co 5,17-18).

La montagne n'est pas tout, et parce qu'elle n'est pas indispensable, je comprends qu'elle puisse être incomprise. Puissent ces lignes permettre à certains, le temps de leur lecture, d'entrevoir un petit bout de la magie de cette création sublime, radieuse, authentique, qui rend au centuple à celui qui apprend à la respecter et à la comprendre.

M. G.

Une foi incarnée

Vers le plus haut Sommet

●●● **Bernard Gabioud**, Sion
Chanoine et guide

Si la montagne nous fascine et nous façonne, elle n'est pas pour autant un lieu sacré... Il n'y a de sacré que l'homme « créé à l'image de Dieu », l'homme appelé à vivre sa Plénitude dans une relation à l'Autre, appelé à se faire total espace pour cet Autre qui lui donne sa mesure d'éternité.

Il n'y a pas non plus de spiritualité dans la montagne. C'est notre vie humaine qui a une dimension spirituelle : dimension souvent oubliée malheureusement dans notre société trop matérialiste ! Pris au piège de cette société qui se

structure presque uniquement autour de l'économie et qui définit l'homme par sa fonction et par sa capacité à produire, nous aboutissons à une dépersonnalisation qui risque de nous retirer jusqu'au goût d'être nous-mêmes et d'être nous-mêmes devant Dieu. Alors nous traînons la vie comme un boulet et nous perdons le sens de la gratuité : tout se paie... et d'abord la vie elle-même. La joie nous quitte et la dépression nous ravage. On étouffe, enfermé en nous-mêmes. On ne peut vivre que de calculs, de frigidaires et de technique (fut-elle électronique) ! C'est le perpétuel piège du « bitume », où nous risquons de nous engluier (cf. Gn 11,3 et 15,10). On a besoin de risquer sa vie pour grandir, et de la risquer dans le don de soi.

De mains à mains

Il existe des lieux tonifiants où nous pouvons entendre l'appel à la vie, au dépassement, où nous pouvons nous risquer dans une aventure qui libère le meilleur de nous-mêmes. La montagne est sur cette route, fascinante, exigeante, rappelant que nous sommes faits pour les sommets.

Cette montagne a longtemps fait peur et, dans sa frayeur, l'homme en a fait la demeure des dieux ; puis il a fallu la

Le Père Gabioud a exercé son ministère d'abord comme aumônier au Collège de Champittet, puis à l'Hospice du Grand-St-Bernard. La profession de guide de montagne l'a aidé et accompagné dans sa façon d'être prêtre, témoigne-t-il. Elle lui a appris à demeurer bien incarné, à coller à la réalité humaine.

Prêtre et guide

Le prêtre est celui qui - comme le guide dans la cordée - fait l'unité, invite chacun à être responsable et à se dépasser pour répondre à l'appel du Sommet ; il est celui qui communique son enthousiasme, a confiance et fait confiance ; il apporte le réconfort de la Présence de Dieu au cœur des situations humaines. La montagne a été pour moi le lieu où j'ai célébré mon sacerdoce, où j'ai puisé dynamisme et symboles pour vivre mon ministère. Ce ministère, je l'ai vécu intensément, en communion avec des amis guides qui ont partagé mon souci pastoral.

B. G.

spiritualité

défier, par nécessité : franchir l'immense barrière des Alpes pour communiquer entre nations et races ; lutter pour en tirer quelques maigres fruits... Or voilà qu'aujourd'hui, tandis que la technique essaye par tous les moyens de nous éviter l'affrontement avec la montagne (nouveaux moyens de communication, tunnels, avions...), l'homme y revient, mû par une nouvelle nécessité, pour l'empoigner à mains nues. Au cœur de cette montagne, et avec sa complicité, nous avons tenté d'ouvrir une voie : prendre occasion de ses richesses insoupçonnées pour fonder une vie spirituelle authentique et incarnée, pour y vivre et jouer une merveilleuse parabole, celle de la vie.

Monte Tamaro (TI)



Cette aventure, nous avons voulu la tenter avec ceux qui sont en quête d'un sens, d'un Absolu motivant le risque de la vie. Nous l'avons fait pour être fidèle à l'intuition de saint Bernard de Menthon et à la tradition millénaire de l'Hospice du Grand-St-Bernard : nous rendre présents au cœur de la caravane humaine, pour faire un bout de chemin avec nos frères et sœurs, spécialement les jeunes, et leur signifier le seul Sommet capable de motiver l'engagement de toute une vie.

La marche en montagne et l'expérience de l'alpinisme deviennent ainsi les symboles et les supports d'un cheminement intérieur, que nous prenons plaisir à fêter dans la célébration de l'Eucharistie. Reste qu'il est important, en premier lieu, de privilégier dans ce cadre un vécu humain authentique. Car la foi s'enracine dans l'expérience humaine et l'expérience chrétienne s'épanouit dans une vie vraiment incarnée.

La montagne va permettre à celui qui la fréquente de se retrouver face à lui-même, en faisant l'expérience d'une vie sobre et dépouillée. Dans ces « terres incultes qui semblent sortir à peine des mains du Créateur » (Ernest Psichari), le randonneur (lui-même façonné avec tant de tendresse par ces mêmes mains) se réconcilie avec lui-même et retrouve confiance. Au terme d'une ascension particulièrement difficile, un jeune me faisait cette réflexion : « Je ne me croyais pas capable de réaliser cette ascension. Merci de m'avoir fait confiance ! » Il y avait dans ce *merci*, l'élan d'une personne naissant à une vie nouvelle et qui avait soudain compris que s'il faisait confiance à Celui qui appelle et qui aime, il pouvait réaliser l'impossible. La foi d'un montagnard ne s'exprime pas de la même manière que la foi d'un citadin.

La montagne, cependant, ne tergiverse pas : lorsqu'une difficulté se présente au randonneur, il ne peut la fuir ; il lui faut l'affronter, la dépasser, en ouvrant une voie au cœur même de l'obstacle, et même en prenant appui sur cet obstacle. Encore faut-il, pour qu'il puisse se risquer en toute liberté dans ce passage délicat, se savoir bien assuré par son compagnon de cordée.

La montagne peut paraître là impitoyable. Elle appelle, mais elle révèle souvent du même coup nos limites. Cette conscience ouvre à l'immensité du mystère qui enveloppe de toutes parts nos existences. Elle devient possibilité d'accueil et de rencontre de l'autre. La confiance renaît entre les personnes et débouche tout naturellement sur le dialogue. C'est l'expérience de la vie fraternelle : nous sommes confiés les uns aux autres pour nous tenir vivants et nous stimuler à aller au bout des appels qui résonnent en chacun.

Parmi les nombreux témoignages de jeunes recueillis après une semaine d'initiation à l'alpinisme, celui de Matthieu, un garçon de 12 ans, les yeux pétillant de bonheur : « En assurant mon copain dans les rochers, j'ai tout à coup compris que j'avais entre mes mains la vie d'un autre. » N'est-ce pas là l'expérience chrétienne essentielle ? « Il s'est livré entre nos mains. » La vie chrétienne n'est-elle pas cet accueil de l'Autre ?

A la mesure de notre écoute

Ecole de vie, lieu de révélation et de rendez-vous avec Celui qui nous désire et nous attire comme un Sommet, la montagne n'est qu'un chemin ou mieux, peut-être, un tremplin... Par sa beauté, par sa grandeur, par ses hori-

zons qui élèvent le regard, elle dilate les cœurs et les ouvre à Celui qui se tient, toujours mendiant, à la porte. Elle est alors, comme une splendide cathédrale, le cadre grandiose de notre rencontre intime et secrète avec Celui qui mérite seul l'engagement de tout notre être dans la réponse à son Appel. Appel que la montagne aura permis d'entendre ou de réentendre, et qui résonne au cœur de notre cœur à la mesure de notre écoute.

Cette épopée d'amour et d'alliance se retrouve dans cette petite histoire hassidique, celle du jeune rabbi Yaakou-Vitzhak. Agé alors de 4 ans, l'enfant s'échappait continuellement. Lassé de le punir, son maître un jour le suivit. Il s'aperçut que le petit disparaissait dans la forêt et qu'au milieu d'une clairière, il criait : « Ecoute, écoute, Israël, Dieu est ton Dieu ! » Depuis ce jour, ses fugues ne furent plus punies. Mais son père, qui cherchait à comprendre le pourquoi de ces escapades, lui demanda : « Pourquoi t'échappes-tu sans cesse dans la forêt ? »

- Je cherche Dieu, dit l'enfant.
- Mais, dit le père, Dieu est partout.
- Oui, dit l'enfant, Dieu est partout.
- Dieu n'est-il pas partout le même ?
- Oui, dit l'enfant, Dieu est partout le même. Mais moi, je ne suis pas partout le même.

B. G.

Un toit insaisissable

●●● **Adolf Ogi**

Ancien conseiller fédéral suisse,
ambassadeur de Peace and Sport

En 2002, pour l'Année de la montagne déclarée par les Nations-Unies, et alors qu'il était conseiller du Secrétaire général de l'ONU pour le sport au service du développement et de la paix, Adolf Ogi partagea son expérience des sommets lors d'une célébration religieuse.¹ Avec cette certitude : les montagnes nous incitent à vivre en nous interrogeant.

Nous qualifions souvent les montagnes de majestueuses. Leur altitude, leurs parois abruptes nous y invitent. Ne sont-elles pas des monuments de la nature élevés au-dessus des plaines ? Et ne sommes-nous pas les plaines elles-mêmes, rendues conscientes par la nature de notre petitesse et de notre insignifiance ?

Pourquoi la nature exerce-t-elle une telle emprise sur nous, alors même que nous cherchons à la vaincre et que nous célébrons nos victoires sur elle (qui trop souvent du reste se transforme en catastrophes) ? La nature représente l'éternité : elle existait avant nous et elle sera encore là lorsque nous ne serons plus. Nous devinons en elle une force insaisissable. Dieu est chez lui dans les montagnes, comme il est aussi chez lui dans le désert, qui ne nous fascine pas moins. La montagne, le désert, la mer... des images bibliques qui jouent un rôle important dans la transmission du message de notre foi chrétienne.

Mais les montagnes n'évoquent pas seulement la nature, Dieu, l'humanité et la création. Elles nous racontent des histoires très humaines. Je voudrais en relater quatre de ma vie d'alpiniste.

Mon père était guide de montagne. Par des chemins escarpés et des couloirs, d'un pas sûr, il conduisait des personnes vers les sommets et les ramenait dans la vallée, ce qui représentait souvent un plus grand danger.

Je me souviens de ma première course avec lui, lorsque j'avais 6 ans. Il conduisait des Belges au sommet de la Birre, le Kletterberg au-dessus de l'Oeschinensee. J'étais encordé avec un garçon belge. Un étranger, qui parlait le français et le flamand. Je ne le comprenais pas, il ne me comprenait pas. Mais tous deux, dans le fond, percevions que dans cette course, dont nous saisissons le danger par le seul fait d'être encordés, nous formions une communauté enfantine.

Au début du trajet, nous étions étrangers l'un à l'autre ; au sommet, nous étions heureux, rayonnants, comme le sont les enfants en un tel moment ; et de retour dans la vallée, nous étions amis. Nous le sommes restés jusqu'à ce jour, où nous nous comprenons, nous discutons, et même nous nous disputons. Sans grandes déclarations, l'expérience de la montagne nous a enseigné que seule l'union mène jusqu'au sommet, et a fondé notre amitié inébranlable.

Je me souviens d'une autre course dans laquelle mon père m'avait emmené alors que j'avais onze ans. Mon père conduisait un ingénieur et son ami sur la Blümlisalp. Pour le retour, ils ont décidé de passer par la Weisse Frau, sur le Morgenborn. Du

1 • Nous reproduisons ici sa prédication avec son aimable autorisation.

Morgenborn, une descente extrêmement raide conduit jusque dans le Kiental. Ce jour-là, elle était verglacée, donc dangereuse, surtout pour ceux, peu habitués à la montagne, que mon père guidait.

D'ordinaire, à la descente, c'est une règle, le guide reste à l'arrière de la cordée pour l'assurer en cas de glissade. Ce jour-là mon père marchait devant. Trois heures durant, pas à pas, il tailla des marches dans la glace avec son piolet pour assurer la descente. J'étais en présence d'un homme fort, tendu dans sa volonté farouche d'assurer la sécurité des personnes qu'il guidait, capable d'engager toutes ses énergies pour la vie des autres. Plein d'admiration, sans pouvoir encore l'exprimer par des mots, je comprenais ce que signifie le fait d'assumer une responsabilité.

A l'époque où j'étais conseiller fédéral, j'éprouvais des phases de perplexité : l'ordinaire du Conseil fédéral en quelque sorte. Nous ne savions plus, par exemple, comment nous en sortir lors d'une délibération sur le budget. En tant que président de la Confédération, j'ai proposé d'aller en montagne : « Emportons avec nous suffisamment de provisions, et nous redescendrons lorsque nous aurons trouvé la solution ! » Nous sommes allés au Schiltborn. Nous avons travaillé dans une salle de réunion dont les baies vitrées descendaient jusqu'au sol. Les montagnes étaient là, merveilleusement ensoleillées, et plus tard éclairées par le coucher du soleil. A chaque heure, nous sortions à l'air libre. Nous avions le sentiment de faire partie de ce monde de montagnes et de ne former qu'un seul groupe. Parce que nous étions unis dans une même tâche et partagions une même responsabilité, nous avons trouvé la solution. La montagne nous avait recentrés sur l'essentiel.

Aujourd'hui, nous parcourons les montagnes en téléphérique, en train, à skis, en snowboard ou en traîneau. Nous triomphons des pentes, arrosons les pistes de neige artificielle, exploitons les montagnes pour de l'argent. Avons-nous gagné ? Les montagnes sont-elles devenues plus petites, plus insignifiantes ?

Je me souviens du sauvetage de deux frères au Balmhorn. J'avais alors 16 ans. Un des accidentés était mort. Il gisait fracassé au fond d'un abîme. Quatre heures durant, nous avons transporté son cadavre jusque dans le Gasterntal. C'était ma première rencontre avec la mort. Une longue rencontre, à laquelle je ne pouvais échapper et durant laquelle je réfléchissais au destin et au caractère provisoire d'une existence même jeune. Pourquoi l'un des frères était-il mort et l'autre vivait-il encore ? Qui en avait décidé ? Le hasard ? Le destin ? Une puissance supraterrrestre ? Dieu ?

La nature nous renvoie à nous-mêmes et à ces éternelles questions : que faisons-nous ici-bas ? comment est mesuré notre temps ? qu'est-ce que l'essentiel ? Les parois abruptes des montagnes ne représentent-elles pas les cathédrales de la nature dont le ciel est le toit ? Un toit insaisissable, l'insaisissable par excellence.

A. O.

**Georges Wüthrich,
André Häfliger,
Dölf Ogi.**
C'est formidable !
Hauterive/Lausanne,
Attinger/L'illustré 2013,
180 p.

Entre Dieu et l'homme

Le plus court chemin

●●● **Jean-Bernard Livio sj**, Villars-sur-Glâne (FR)
Bibliste, archéologue

L'homme est apparu très tôt en « Terre Sainte » : les récentes découvertes archéologiques ont mis au jour des traces de présence humaine parmi les plus anciennes connues aujourd'hui.

Cette région, aux paysages fascinants de montagnes et de déserts, a façonné la vie et l'histoire de ses populations, tout comme elle a teinté les récits bibliques.

Quel pays de contrastes que cette « Terre Sainte » ou « terre d'Israël » (*Eretz Israel*), comme la Bible désigne le plus souvent cette partie orientale du bassin méditerranéen comprise entre les grands plateaux du désert syrien à l'est et la mer à l'ouest.

L'histoire et le mode de vie de l'homme s'expliquent bien dans ce contexte géographique. L'homme vécut d'abord au grand air, de la cueillette et du produit de la chasse. Quand le climat l'obligea à chercher refuge, il trouva dans les grottes des abris naturels. Puis il domestiqua les animaux et devint berger. Plus tard, il se mit à travailler la terre, bâtit des maisons, puis des agglomérations qu'il entoura de fortifications (il avait ainsi inventé la ville) : le tout dans cette pierre du pays qui semble faite pour cela.

Cette topographie montagneuse et très diverse, souvent sur une distance très courte, explique la tendance aux divisions tribales et à l'isolement en petites unités telles que la Bible nous en donne de multiples exemples : modestes cités avec leurs maisons et leurs cours, dirigées soit par un chef local soit par un « conseil des anciens » qui se tient à la porte (cf. livre de Ruth).

Les communications dans ce pays ne sont pas pour autant faciles. Les déplacements dans les montagnes de Samarie et de Judée sont dangereux et lents. Les sables et - jusqu'au début du XX^e siècle - les marécages de la bande côtière empêchent les contacts entre l'arrière-pays et la mer. De plus, cette côte méditerranéenne est peu propice à la navigation et à la pêche. Et n'oublions pas les vents, soufflant toujours d'ouest en est, qui paralysent la navigation en hiver lorsqu'ils deviennent violents.

Une terre d'influence...

Si Dieu avait décidé de s'incarner en Hollande, l'Evangile aurait une toute autre coloration : il serait fait de canaux, d'étangs, de digues pour lutter contre la mer et contre les eaux et, en guise de fleurs des champs, de tulipes ! Avant toute chose, il est donc important de lire le terrain sur lequel « Dieu planta sa tente pour habiter parmi nous » (Jn 1,14). La théologie juive, puis chrétienne, en découla nécessairement. Il n'est pas étonnant de voir la « terre » jouer un si grand rôle dans l'histoire biblique. La vie de l'homme dépend entièrement de ses richesses ; elle est

le cadre de sa vie ; il s'établit un lien plus intime encore entre elle et lui : l'homme est issu de cette *adamah* d'où il tire son nom, ADAM (Gn 2,7). Aussi va-t-elle marquer l'homme de son empreinte : « les cieus sont les cieus de YHWH , mais la terre, Il l'a donnée aux fils d'Adam » (Ps 115,16). Dieu leur a confié cette terre pour l'occuper, pour dominer sur elle (Gn 1,28s) pour en faire un jardin dont il est le jardinier (Si 17,1-2). De là cette influence réciproque de la terre sur l'homme et de l'homme sur la terre : l'homme transforme la terre par son travail, la terre transforme la psychologie de l'homme qui l'habite. La pensée et le langage de l'homme recourent sans cesse à des images de la terre. Peut-il en être autrement pour quiconque vit si proche d'elle ?

Ainsi le peuple de la Bible, toujours déplacé, et dont les origines les plus lointaines remontent à l'ordre de Dieu adressé à Abraham : « Va » (Gn 12,1), sera hanté tout au long de son existence par cette « terre promise »,¹ où il pourra enfin s'établir. L'Israël biblique n'a jamais su ce que résider veut dire : continuellement bousculé par les sécheresses ou les famines, par les occupations et les destructions successives, par l'exil et les espoirs de retour, ce peuple est nomade comme existentiellement. A tel point qu'il n'a même pas dans sa langue de mot pour exprimer l'idée d'habiter, de demeurer. Les deux verbes employés pour cela renvoient à la notion de « tente » !

Car le peuple de la Bible est obligé de décrire ce qu'il voit² : l'homme « assis » (Gn 25,27), le vainqueur « debout » après la bataille (1S 17,51) ou les tentes « dressées » dans les pâturages. Et pourtant ce peuple, toujours en marche, rêve de se reposer des fatigues du désert : il voudrait s'installer, vivre en paix sur la terre que Dieu lui a promise en héritage (Gn 49,15).

A chaque étape de son histoire, Israël pense dresser ses tentes pour se fixer, mais ce « lieu de repos, cet héritage », il sait bien qu'il ne le trouvera qu'en Dieu (Dt 12,9), idéal sans cesse répété, jamais atteint.

A chaque fois, il lui faudra reprendre la route, repartir vers le désert « où Dieu parle à son cœur » (Os 2,16). Certes les prophètes ne cessent d'annoncer un lieu où Israël sera enraciné (Am 9,15), une tente qui ne sera plus arrachée (Es 33,20), une maison stable, une cité qui tient bon devant l'ennemi, mais en faisant bien comprendre qu'il s'agit là d'un à-venir ! Le rendez-vous habituel sera donc le désert : c'est là qu'à tout moment Dieu rappelle son peuple pour le « modeler » à son image.

... et de révélation

Il est encore possible de refaire aujourd'hui cette expérience : retrouver l'extraordinaire au long d'une traversée du Néguev par le centre ou d'une exploration à l'intérieur du Sinaï par les pistes. On se met alors à vivre à sa juste dimension d'homme : seul,³ perdu et impuissant, ou à plusieurs, à devoir continuellement composer avec les autres, mais capables de survivre en s'organisant ; toujours entièrement livré dans la main de Dieu, avec lequel alors tout devient possible : « et le désert reflurira ». Là, la vie reste sus-

1 • Un autre mot en hébreu : *ERETZ* signifiant la boule terrestre habitable, puis plus tard une fois habité « le pays » au sens du « plat pays » de Jacques Brel !

2 • Ce qui est typique du génie de la langue hébraïque.

3 • Je vous déconseille de le faire « seul » !

pendue comme à un fil. Ainsi cet arbre, au détour du chemin, seule tache de couleur foncée dans ce paysage de lumière, c'est déjà la vie, c'est la présence d'une nappe d'eau, d'une source, d'un puits. C'est la preuve « existentielle » de la présence de Dieu : le signe tangible de cette force vitale que le Créateur a répandue dans la nature (Es 41,19). Cet arbre seul au milieu du désert, plus que la plus merveilleuse des forêts de Galilée, devient alors pour l'homme l'expérience même que tout est possible, parce qu'il y a la vie. Ainsi « l'homme juste planté comme un palmier » que Dieu comble de ses bienfaits (Ps 1,3 ; Jr 17,7 ; Os 14,6).

L'idée que la plupart des gens se font du désert est une immense étendue plane de sable. Rien de tel dans les paysages bibliques : le désert y est un inextricable fouillis de collines et de vallées, où les constitutions géologiques les plus diverses mélangent leurs couleurs en une palette extrêmement riche. Le matériau dominant en est le roc, incroyablement abondant dans toute la Palestine. Rocher sur lequel on construit au milieu du sable (Mt 7,24 ; se rappeler surtout le jeu de mot sur *Pierre*, Mt 16,18), caillou sur le chemin qui fait trébucher, *pi*erre d'achoppement : nul doute que ces images étaient continuellement dans l'esprit du peuple de la Bible. Pour lui, le rocher devient symbole de solidité, de force, de refuge. « Confiez-vous en YHWH à jamais, car YHWH est le Rocher éternel. » (Es 26,4 ; cf. déjà Dt 32,3). Jusque dans l'expression liturgique AMEN qui signifie d'abord « c'est solide », donc je peux y mettre ma confiance !

Et l'eau coule de la montagne !

Mais cette Terre Sainte, entourée de déserts, ne serait pas cette « contrée plantureuse et vaste, où ruissellent le lait et le miel » (Ex 3,8) si elle n'était abondamment arrosée par de nombreuses sources, et tout spécialement par les eaux du Jourdain, au débit extraordinaire, jaillissant du pied de la montagne de l'Hermon. Prodige de la nature devant lequel l'homme ne peut rester insensible. Cette eau, indispensable à sa survie dans le désert, lui fournit la vie dans tout le pays. Par elle, Dieu donne sa bénédiction, et l'homme sait que chaque source, chaque puits, chaque point d'eau est un signe des merveilles divines, grâce auxquelles la prospérité peut s'étendre sur toute la terre et la joie envahir le cœur de l'homme (Ps 104,1-15). C'est ainsi que l'eau vive devient le symbole du bonheur sans fin des élus, conduits vers les plantureux pâturages par l'Agneau (Ap 7,17).

Il n'en faut pas plus pour que le thème de la « montagne » devienne un thème essentiel de cette géo-théologie biblique. Puisque c'est de son sommet que l'eau - et donc la vie - nous est donnée, la montagne devient vite le lieu privilégié de l'habitation de Dieu. Comment mieux expliquer ce phénomène que le peuple de la Bible ne découvre qu'une fois installé en Canaan, pays limité au nord par deux chaînes de montagne ? Car nous ne sommes pas en face d'un peuple de montagnards. En hiver, lorsque les sommets se cachent dans les nuages, nul ne pense à y grimper pour voir ce qui s'y passe. Mais quel étonnement lorsque le ciel se déchire laissant apparaître des sommets enneigés. Cela ne peut être compris que comme le signe de la présence de

Celui dont nous recevons tout. La symbolique biblique suivra tout naturellement : est blanc tout ce qui vient d'en-haut, du Très-Haut. Non pas la couleur blanche, mais l'étréincelant, le limpide, l'éblouissement.

Mais il y a plus, c'est de cette majestueuse montagne de l'Hermon que jaillissent les sources du Jourdain, imposant massif presque toute l'année couvert de neige. Son voisin immédiat qui barre l'horizon au septentrion, s'appelle du reste pour cette raison le mont *Liban*, mot qui dans toutes les langues sémitiques provient d'une racine qui signifie la blancheur et l'éclat. A y regarder de loin, c'est comme si la montagne touchait le ciel. Nul doute que cette idée traversa plus d'un esprit dans ce peuple si proche des choses de la terre. Nombreux sont les pays, nombreuses les civilisations qui ont leur sainte montagne. Dans le pays de la Bible, il était donc normal que YHWH devienne le « Dieu de la montagne » (signification probable de *El Shaddai*). Les chemins des caravanes ont toujours évité la montagne et l'homme de Palestine ne s'y est guère aventuré.

L'endroit de la rencontre

L'image est ancienne : pour exprimer visuellement cette proximité entre Dieu et ses créatures, le songe de Jacob l'illustrait par une échelle sur laquelle « les anges montent et descendent » (Gn 28). La Bible semblait vouloir dire que Dieu, certes le Tout Autre, n'est cependant pas inaccessible. Encore faut-il avoir la bonne échelle. Plus tard, c'est la montagne qui jouera ce rôle.

Pas étonnant qu'elle soit devenue le lieu privilégié des révélations : « la montagne » est par excellence une terre sainte, où Dieu va parler à ses amis : Moïse au Sinaï (Ex 17), Elie puis Elisée au mont Carmel (1R 18 ; 2R 4,25), Elie encore au mont Horeb (1R 19). C'est sur la montagne aussi que l'homme viendra rencontrer son Dieu, qu'il lui rendra un culte.

Certes, pour le Suisse en visite au pays de la Bible, ces soi-disant « hauts » lieux paraissent de misérables collines, des montagnes à vaches en quelque sorte. Elles n'en ont pas moins été le théâtre de rencontres mémorables : ainsi Gédéon (Jg 6,26), Samuel (1S

Mont Sinaï



9,12), Salomon (1R 3,4), tous héritiers de la même tradition, ont sacrifié sur des « hauts lieux ». Et avant eux, Abraham monta sur une petite colline au nord d'Hébron pour immoler son fils Isaac, sur le mont Moriah (Gn 22,2). Tout naturellement, plus tard, il faudra une nouvelle « montagne » pour y construire le Temple, demeure de Dieu à mi-chemin entre le ciel et la terre : ce sera « Sion, sa sainte montagne » (Ps 2,6). C'est vers cette sainte montagne que le fidèle « montera » au chant des cantiques des montées (Ps 120 à 134) dans l'espoir d'y demeurer à jamais près de YHWH.

La montagne, dans toute la littérature biblique, est donc le trône de Dieu, d'où il règne sur les nations. Et pour conserver cette image, une fois installé en Terre promise, le peuple de la Bible fixera son nouveau « haut-lieu » à Jérusalem sur le « mont du Temple », vers lequel convergent tous les pèlerins de Dieu, en chantant : « O ma joie quand on m'a dit : Allons à la maison du Seigneur ! » Jusque dans l'imagerie apocalyptique, le monde est une vaste plaine, d'où n'émerge que Jérusalem (Za 14,10) vers laquelle tous devront monter un jour.

Mais pour qui connaît la Galilée, il sait que la montagne est aussi le lieu où l'on se retire pour être à l'écart, dans le calme. Il comprend que Jésus aimait s'y rendre pour prier (voir tout spécialement Lc 6,12 ; 9,28).

Pour Matthieu cependant, la montagne garde sa coloration vétérotestamentaire. Tout son évangile est construit entre des discours de Jésus « sur la montagne ». Entre la montagne où il enseigne la foule (5 à 7) et celle d'où il envoie ses disciples en mission (28,16), le premier évangile présente chaque fois le Seigneur Jésus dans sa gloire sur une montagne. Pour Matthieu, la

marque de la divinité du Christ, c'est sa présence sur la montagne. Mais, comme le dit très justement Xavier Léon-Dufour sj, « aucune de ces montagnes ne porte de nom précis, comme si le disciple de Jésus était prémuni contre la tentation de planter à jamais sa tente sur quelques-unes d'entre elles. Seule la mémoire doit en rester vive chez les témoins oculaires de sa majesté. Car ce n'est pas à un lieu de la terre, mais à sa personne que Jésus fixe son message. »

Aussi est-il d'autant plus plausible de revivre l'éclatant mystère de la Transfiguration sur le mont Tabor, que l'évangéliste nous en a soigneusement caché la localisation exacte.

« Va » (Genèse 12)

Depuis la mise en route : « Va », le croyant ne cesse de chercher les voies de Dieu et de les suivre. Avant les autoroutes et les grandes artères encombrées de la plaine, le sémite avait déjà opté pour les pistes sinueuses et pour les sentiers de montagne, là où il se sent plus en sécurité, là surtout où il peut cheminer seul, « sous le regard de Dieu ».

L'évangéliste semble avoir été sensible à son tour à cette différence qualitative entre les voies : « large et spacieux est le chemin qui mène à la perdition, et il en est beaucoup qui le prennent ; mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent » (Mt 7,13-14). Encore faut-il avoir un guide, un Moïse, un Jean le Baptiste ; mieux, le Christ lui-même (Jn 14,6).

J.-B. L.

La montagne dans le Coran

●●● **Amélie Neuve-Eglise**, Téhéran

Rédactrice en chef de la « Revue de Téhéran »¹

Aux côtés des astres et des végétaux, la montagne est considérée dans le Coran comme un être vivant faisant partie de l'ensemble cohérent de la nature et participant au grand chant de louange du créé au Créateur : « N'as-tu pas vu que c'est devant Allah que se prosternent tous ceux qui sont dans les cieux et tous ceux qui sont sur la terre, le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les arbres, les animaux, ainsi que beaucoup de gens ? » (22:18). Plus qu'une masse rocheuse inerte, la montagne est donc une réalité sensible, possédant une conscience de sa propre réalité et de la toute-puissance de son Créateur. Ainsi les montagnes manquent de s'écrouler en apprenant que certains hommes ont attribué un

fil à son Créateur (19:90), se seraient fendues sous l'effet de la crainte de Dieu si le Coran leur avait été révélé (59:21) ou encore refusent de se charger de l'*amānah*² (33:72). Enfin, le Mont Sinaï (*Tûr*) est également pris à témoin dans la Sourate 52 qui porte son nom.

Manifestation de Dieu

La montagne constitue également un support essentiel de la théophanie,³ sous-tendue par une vision de la nature dont les éléments sont perçus comme autant de « signes » (*ayât*) manifestant le divin. Le Créateur, transcendant par essence et échappant de fait à la perception du commun des mortels limitée au domaine du sensible,⁴ se rend accessible au travers de formes matérielles dont la perception exige une attention particulière nourrie par la foi. La montagne, faite de roc, incarne les idées de permanence et de solidité face au monde évanescant de la matière, tout en suggérant la présence d'un monde autre, non soumis à la loi de la mort et de l'anéantissement. La mise en marche des montagnes et leur effondrement font également partie des signes de l'imminence de la fin des temps : elles seront alors « comme une dune de sable dispersée » (73:14) ou encore « comme de la laine cardée » (101:5). La rencontre de Moïse au

Si le symbolisme de la montagne dans le Coran puise certaines de ses sources dans l'Ancien Testament, d'autres lui sont spécifiques, tels son aspect géologique d'ancre permanente, mais aussi de réalité consciente, pôle lumineux menant à la Vérité.

- 1 • Cet article a été publié dans une version plus développée dans le dossier de la *Revue de Téhéran* n° 43, septembre 2008, consacré aux monts sacrés et mythes de l'imaginaire iranien. Ce mensuel culturel iranien en langue française a été créé en 2005 et est placé sous l'égide de la Fondation Ettelaat, qui vise à faire connaître et à approfondir certains aspects historiques, philosophiques ou sociaux de la culture iranienne. (www.teheran.ir)
- 2 • Engagement de n'adorer qu'Allah, de faire le bien et de fuir le mal.
- 3 • Apparition, élévation d'une divinité.
- 4 • La perception sensible est immédiate et commune à l'ensemble des hommes, même s'il en existe d'autres comme la perception imaginaire, qui constitue notamment l'organe de connaissance par excellence des mystiques.

Mont Sinaï est évoquée à de nombreuses reprises dans le Coran (notamment dans les versets 19:52, 20:10, 28:44). C'est là que lui fut révélée la Loi, mais également rappelé le pacte préexistantiel conclu entre les hommes et Dieu. Ce pacte est évoqué au verset 172 de la sourate Al-A'râf : « Et quand ton Seigneur tira une descendance des reins des fils d'Adam et les fit témoigner sur eux-mêmes : "Ne suis-je pas votre Seigneur ?" Ils répondirent : "Mais si, nous en témoignons..." - afin que vous ne disiez point, au jour de la Résurrection : "Vraiment, nous n'y avons pas fait attention". » Selon l'islam, la vocation de l'ensemble des prophètes constitue essentiellement en un rappel de ce pacte préexistantiel.

Lorsque Moïse émet par la suite le souhait de voir le Créateur, celui-ci se manifeste à la montagne, qui est pulvérisée tandis que Moïse s'effondre, comme foudroyé (7:143). Selon certains mystiques, la montagne se serait désintégrée dans un élan amoureux provoqué par la vision du Créateur et ayant entraîné une volonté de s'unir et de se fondre en lui.

Lieu du mystique

A l'inverse de la caverne, matrice obscure au sein de laquelle se déroule la mort à la vie terrestre, prélude à une renaissance spirituelle et à l'initiation, la montagne marque le début de l'ascension concrète du mystique, sa pente symbolisant le mouvement ascensionnel du retour de l'âme vers sa patrie originelle. Il faut également noter le lien étroit existant entre l'obscurité de la caverne, qui, creusée dans la montagne, symbolise le monde terrestre, et la montagne consacrant un retour à la lumière et menant à la vérité divine ;

l'une et l'autre représentant respectivement le pôle ténébreux et lumineux du monde. Ce symbolisme explique également la présence de nombreux sanctuaires au sommet des montagnes, dont l'atteinte ne se réalisera qu'au travers un effort vécu à la fois comme un dépassement du corps et de l'âme.

Présente dans la mystique musulmane et chrétienne, la thématique de la « montagne intérieure » évoque le parcours initiatique de l'âme dont les conditions rejoignent celle d'une ascension terrestre : vision du sommet comme élément moteur, nécessité de ne pas se charger de fardeaux inutiles, présence d'un guide connaissant le meilleur chemin pour arriver à bon port.

Dans ce sillage, Jean de la Croix décrit l'atteinte du degré suprême de perfection mystique comme la « montée au mont Carmel »,⁵ sommet ultime d'une longue et difficile ascension. L'Ordre du Carmel, fondé sur le mont du même nom où Dieu s'est manifesté à Elie, est également marqué par une spiritualité de la montagne vécue comme un lieu de rencontre avec le divin. Sainte Thérèse de Lisieux évoque ainsi le choix de son ordre religieux : « En grandissant, j'avais compris que c'était au Carmel qu'il me serait possible de trouver véritablement le manteau de la sainte Vierge et c'était vers cette montagne fertile que tendaient tous mes désirs... »

Le motif de la montagne est également présent dans la légende du Saint-Graal, ce dernier se trouvant sur « la montagne du Salut »,⁶ lieu regorgeant de

5 • **Jean de la Croix**, « La montée du Carmel », in *Œuvres complètes*, Paris, Cerf, 1990.

6 • Ce lieu est appelé *Montsalvage* dans la version de **Wolfram von Eschenbach**, *Parzival* (XIII^e s.).

splendeurs paradisiaques auxquelles ne peuvent accéder que les initiés. C'est également « sur le haut de la montagne » que saint Bernard de Clairvaux opéra plusieurs guérisons miraculeuses. Enfin, *Noces chymiques de Christian Rosenkreutz*,⁶ l'un des ouvrages fondamentaux de l'ordre de la Rose-Croix, évoque le parcours d'un vieillard devant se rendre à des noces royales se déroulant au sommet d'une haute montagne.

Dans la mystique musulmane, et plus particulièrement dans le chiisme qui tend à intérioriser les symboles pour les faire correspondre à autant d'étapes du parcours spirituel de l'homme,⁷ la montagne symbolise l'élévation de l'âme dont le sommet constitue l'ultime étape du parcours spirituel. Nous retrouvons ici le concept-clé de « montagne intérieure » dont l'ascension correspond à une élévation qui est à la fois connaissance de soi et l'amorce d'un retour vers le Principe.

Montagnes cosmiques

De nombreux traités mystiques mentionnent également la présence de montagnes cosmiques n'ayant pas d'existence géographique concrète, mais porteuses de sens spirituel très riche. La plus connue en islam demeure la montagne de Qâf, axe cosmique entourant notre univers - qui n'est

d'ailleurs pas sans rappeler la montagne du Salut contenant le Saint-Graal -, située dans une mystérieuse île Verte où résiderait le Sîmorgh.

Dans l'épopée mystique d'Attâr, *Le langage des oiseaux* (Mantiq al-Tayr), l'ultime étape du voyage d'un groupe d'oiseaux à la recherche de leur roi, la Huppe se situe au sommet de la montagne du Qâf. Celle-ci symbolise la surexistence en Dieu (*baqâ'*) réalisée à la suite de l'annihilation du moi (*fanâ'*). Véritable « Sinaï mystique », la montagne de Qâf constitue également pour Sohrawardî l'une des étapes d'un parcours mystique devant mener à la découverte d'un moi supérieur, situé en son sommet.⁸

La montagne est également très présente dans les œuvres des grands poètes iraniens, notamment Rûmî pour qui elle symbolise tantôt le rang privilégié de l'homme (par rapport aux autres



« Conseil de l'ascète », attribué à Kamâleddin Behzâd (XVI^e s.)

7 • Ce manifeste, publié anonymement, est en réalité l'œuvre de Johann Valentin Andreae, théologien et mystique allemand du XVII^e siècle.

8 • Dans la mystique musulmane, l'homme est souvent perçu comme un microcosme symbolisant parfaitement avec le macrocosme de l'univers.

9 • Voir le récit mystique, p. 9.

créatures) qui, solide comme une montagne, est à même de combattre et vaincre ses passions et penchants égoïstes, tantôt les croyants superficiels qui se contentent de répéter les principes religieux sans en comprendre la signification profonde, telle une montagne dont l'écho renvoie automatiquement un son à l'infini.

Proximité de l'Ami

Cette notion d'écho revêt une signification positive dans le cas des « amis de Dieu » (*Awliya-ol-Allah*) : après avoir atteint le stade suprême de l'union au Créateur (*fanā*) et s'être dépouillés de leur moi, leurs paroles leur sont alors directement inspirées par Dieu, telle une montagne reproduisant en écho une voix à l'identique.

La présence continue des montagnes comme théâtre des révélations divines est également soulignée par le théosophe iranien Sayyed Ahmad 'Alavī Esfahānī (XVII^e siècle) : « Le Seigneur est venu du Sinaï ; il s'est levé à Seïr [mont Thabor], il a paru sur le mont Pharan [grotte de Hira où le prophète Mohammad reçut la première révélation coranique] et les saintes Myriades étaient avec lui. Il portait avec lui en sa droite la loi de feu. »¹⁰ Nous touchons ici à un aspect essentiel de la pensée islamique, selon laquelle il existe une véritable continuité des révélations divines - lumière unique dont l'islam se veut l'aboutissement ultime.

De par sa hauteur et sa proximité relative avec le ciel, la montagne est donc le symbole de l'élévation spirituelle ainsi que le lieu par excellence de la proximité avec l'Ami s'y révélant pour guider l'homme et lui manifester sa gloire.

A. N.-E.

Récit mystique

A la question du disciple qui demande s'il est possible de franchir ces montagnes en y forant un tunnel, le maître répond : « Impossible également d'y forer un tunnel. En revanche, celui qui possède l'aptitude peut les franchir en un seul instant, sans avoir à creuser de tunnel. Il s'agit d'une vertu semblable à celle du baume. Si tu exposes au soleil la paume de ta main assez longtemps pour qu'elle devienne brûlante, et qu'alors tu verses le baume goutte à goutte dans le creux de ta main, le baume transperce au revers de ta main grâce à la vertu naturelle qui est en lui. Toi également, si tu actualises en toi-même la vertu naturelle de franchir ces montagnes, c'est en un instant que tu les franchiras toutes les deux. »

In **Sohrawardī, Shihāboddīn Yahyā**, *L'archange empourpré, quinze traités et récits mystiques traduits du persan et de l'arabe*, présentés et annotés par Henry Corbin, Paris, Fayard 1976.

10 • Cité par **Dalil Boubakeur**, *La symbolique du Sinaï ou l'épreuve de la montagne*, p. 5.

Sur nos monts

Le soleil brillerait-il moins ?

●●● **Pascal Couchepin, Martigny**
Ancien conseiller fédéral suisseS

« *Sur nos monts, quand le soleil annonce un brillant réveil* » : beaucoup de Suisses ne connaissent que les premiers mots de notre hymne national, mais ces mots, parce qu'ils évoquent la montagne, leur parlent. Un industriel sud-américain connaisseur de la Suisse m'a dit qu'il avait constaté que pour la plupart de nos compatriotes, quelle que soit la classe sociale, l'un des plaisirs de l'existence est, après une bonne marche, de s'asseoir, d'admirer le paysage, le verre à la main. La montagne et les montagnards bénéficient d'une grande sympathie. Mais qu'en est-il de la réalité, du vécu des montagnards ?

Pendant trois générations, ma famille du côté maternel passa ses vacances d'été à Trient, petit village sur la route de Chamonix, entre le col de la Forclaz et la frontière française. J'y ai vécu moi-même une vingtaine d'étés entre 1942 et 1968. La vallée est austère, au pied des glaciers. Nous n'avions ni téléphone, ni radio, ni chambre de bain. Nos loisirs étaient l'excursion, les jeux de société et la lecture. Lorsque l'orage approchait, on participait aux travaux de protection des foins menacés par la pluie. Dans chaque maison ou presque, il y avait une écurie avec des vaches et des chèvres. Trient avait une particularité. D'assez nombreux « triennards » avaient travaillé durant l'entre-deux guerres sur la côte d'Azur, à Cannes, durant la saison d'hiver. En été, les

hôtels de Trient (il y en avait plusieurs) accueillaient des touristes aisés qui y faisaient de longs séjours. Qu'en est-il quarante ans plus tard ? Il reste un seul paysan qui entretient tous les prés. Il est de surcroît cantonnier. Tous les jeunes ont fait un apprentissage. La plupart d'entre eux sont partis. Plusieurs ont cependant gardé la maison familiale pour l'été ou pour la retraite. D'autres habitants sont venus, soit qu'ils ont épousé des triennards, soit qu'ils ont choisi Trient parce qu'il y avait des logements correspondant à leurs goûts et moyens. Il reste une école à plusieurs niveaux. Le curé n'est plus domicilié à Trient. Les hôtels sont reconvertis en appartements ou en gîtes pour les amateurs du tour du Mont-Blanc. Tous les habitants ont une voiture qui leur permet de faire leurs courses en plaine. Il n'y a plus de magasin, ni de boulangerie.

Du côté paternel, Chemin sur Martigny était le lieu de villégiature estival. Le hameau appartient à la commune de Vollège, qui est située principalement de l'autre côté du Mont Chemin, sur la route de Verbier. Là-bas, les terrains ont pris une valeur considérable, mais les exploitations paysannes ont presque toutes disparu. A Chemin il n'y a plus de bétail. L'hôtel, qui a du charme, survit grâce aux groupes alternatifs qui y font des séminaires. Plus de magasins. La messe, autrefois occasion de rencontres de presque tous, est dite une

Outre quelques stations en vogue, les villages de montagne se sont métamorphosés ces cinquante dernières années, désertés par leurs habitants. Les politiques successives semblent impuissantes à enrayer l'évolution. Valaisan de cœur et d'origine, Pascal Couchepin revisite ses souvenirs à l'orée du paysage actuel.

évoCation

fois par mois en présence d'une dizaine de personnes. Les nouveaux habitants sont des retraités ou des familles dont les parents travaillent en plaine.

On pourrait décrire l'évolution d'autres villages de montagne. Le scénario serait sans doute le même : déclin de l'agriculture, changement d'habitants, disparition des commerces et de plusieurs lieux de sociabilité, mobilité des familles qui vivent sur les hauteurs mais participent à des activités en plaine.

Ces mutations profondes ont été accompagnées par des politiques qui n'ont que rarement atteint leurs objectifs. On a essayé l'appui à la création de fermes collectives, l'évolution de la politique régionale, le renforcement de la péréquation financière entre communes riches et pauvres, le développement des transports publics, nécessaires mais peu utilisés par les habitants permanents, etc., etc.

Petit à petit on a passé d'une politique qui visait à soutenir les montagnards, plus spécialement les paysans, à une politique axée sur la protection de l'environnement du milieu alpin.

L'église de Trient, printemps 2014



Dans ce cadre, on souhaite le maintien de quelques exploitations agricoles qui entretiennent le paysage. Plus de 70 % de la valeur des produits agricoles en montagne provenaient en 2012 des subventions. Mais l'essentiel de la politique de la montagne aujourd'hui vise des objectifs de protection de l'écosystème. On peut classer dans cette catégorie l'initiative Weber, la loi sur l'aménagement du territoire, la nouvelle politique régionale, les exigences en matière de bien-être animal et bien sûr les dispositions relatives à la protection des eaux. Cette richesse des cantons alpins, qui était et qui est encore la force hydraulique, est mise en cause par la fièvre de subventions en faveur d'autres énergies renouvelables qui a frappé les dirigeants allemands et leurs disciples helvétiques. Le tout sans effet sur la protection de l'environnement puisque la production de CO₂ augmente à cause des usines thermiques à charbon qui remplacent en partie le nucléaire.

Jamais sans doute dans l'histoire, les zones de montagnes n'ont subi, en une aussi courte période, des mutations aussi profondes. Ces changements sont inéluctables. Ce qu'il faut espérer, c'est que la politique future de la montagne ne soit pas le fruit des visions et des désirs des citoyens, mais bien le résultat d'un dialogue constructif entre habitants permanents de la montagne et résidents occasionnels ou visiteurs d'un jour. Cette politique exige à la fois doigté et courage. Elle n'est pas exempte de risques de conflits.

P. C.

De la nature à la culture

●●● Une interview de **Mario Botta**, Mendrisio (TI)
architecte

par **Céline Fossati**, Begnins (VD)
journaliste à « choisir »

A 71 ans, le temps n'a de cesse de tourmenter Mario Botta. Il semble que le laisser filer relèverait pour lui du sacrilège. Il y a tant de projets à mener. Tant de connaissances à partager, de pensées à affiner. Mario Botta dit que l'architecture ne s'apprend pas. Il est pourtant à l'origine de l'ouverture, en 1996, de l'Académie d'architecture de Mendrisio, fleuron de l'Université de la Suisse italienne. Ce qui ne s'enseigne pas, pour le maître, c'est la juste intuition. Celle qui fait d'un lieu, comme sa chapelle du Monte Tamaro (TI), un espace de juste dialogue entre le ciel et la terre.

Et c'est justement d'architecture de montagne et de lieux dédiés à la spiritualité dont il est question dans cet entretien, alors que Mario Botta est sur le point de réaliser le nouvel hôtel-restaurant du Monte Generoso au Tessin, à 1704 m. d'altitude. De là, le panorama s'ouvre sur la région des lacs (de Lugano, de Côme, de Varese et le lac Majeur), sur la ville de Lugano, la Plaine du Pô avec Milan et des Apennins aux Alpes, du Grand-Paradis au Mont Rose, du Cervin à la Jungfrau et du Massif du Gothard au Groupe de la Bernina.

Céline Fossati : *Lorsque vous imaginez un bâtiment en montagne, cherchez-vous le bon geste architectural ou l'intégration dans le paysage ?*

Mario Botta : « Ni l'un, ni l'autre. Je n'aime pas ce mot d'intégration. La montagne est une présence, une architecture en soi. L'homme vient ajouter une autre présence entre le ciel (l'infini) et la terre. La question étant : comment modifier la croûte terrestre pour y enraciner une construction ? On ne peut donc pas parler d'intégration. Au contraire, il faut parler de dialogue entre des formes rationnelles (que l'on va placer entre ciel et terre) et l'élément organique (la nature qui est là, présente). L'intérêt de l'architecte n'est pas le geste en lui-même, un geste fermé, centré sur un objet fini. C'est la confrontation entre l'élément géométrique et l'élément organique. S'il y avait un thermomètre capable de mesurer la qualité d'un acte architectural, il devrait mesurer l'intensité de cette confrontation. Plus la tension est importante, plus la montagne s'enrichit et, de manière réciproque, plus l'objet architectural devient intéressant. »

« On n'a jamais assez de temps. Il faudra pourtant bien prendre le temps de mourir... alors, allons-y ! » Cette phrase, jetée en préambule à notre rencontre, est un joli reflet des aspirations et contradictions vécues par l'un des maîtres actuels de l'architecture mondiale. Entretien.

Mario Botta



En plaine, vos projets s'inscrivent sur une superficie bien définie. En montagne, le terrain est souvent bien plus vaste et les possibilités infinies. Comment définir le juste projet ?

« Prenons le Monte Tamaro, où j'ai érigé la *Capella di Santa Maria degli Angeli* (la chapelle de Sainte-Marie des anges). J'avais à disposition un vaste terrain vierge. Ce qui s'est imposé à la lecture du paysage était de créer un espace en prolongement du chemin de montagne qui descendait du sommet vers un petit restaurant. Ce n'est donc pas uniquement moi qui ai choisi. C'est la topographie du site qui a déterminé l'ampleur du projet. »

L'idée de construire une chapelle en montagne était-elle la vôtre ?

« C'était celle du commanditaire. Les raisons de l'édification d'une chapelle sur le Monte Tamaro sont restées longtemps mystérieuses. Un mystère levé peu avant son inauguration, au moment de lui choisir un nom. Nous étions assis à réfléchir - Egidio Cattaneo, le maître d'ouvrage, le Père capucin Giovanni Pozzi, le peintre Enzo Cucchi qui a réalisé les fresques et moi - quand l'un

Chapelle Grenat, de Botta (Autriche)



d'entre nous a demandé au commanditaire : "Comment s'appelait votre épouse ?" "Maria Angela", nous dit-il en avouant que cette chapelle était, en quelque sorte, un acte d'amour envers sa femme défunte. Il tenait à lui offrir un lieu de méditation, de recueillement, comme elle l'avait souhaité. »

Vous dites que l'architecture devrait être le reflet d'un moment de l'Histoire, raison pour laquelle il est aberrant de construire aujourd'hui sur le modèle du passé. Que voulez-vous dire par là ?

« Tout travail de l'homme est le reflet de son temps. Ainsi l'expression formelle que je donne à une architecture ne peut être que l'expression de mon époque et des moyens à ma disposition, sinon je crée un faux. Une église comme celle de Mogno (TI) est une église d'après Picasso. Avant Picasso, elle n'aurait sans doute pas été ainsi ! Dans ce sens, l'architecture est l'expression formelle de l'Histoire, au-delà même de la force d'expression d'un architecte. Le travail de Gaudí ne pourrait être déplacé dix ans avant ou dix ans après. C'est le reflet d'une forme de bourgeoisie, celle de son temps. »

Vos chapelles de montagne sont fermées comme des cocons, sans fenêtre vers l'extérieur.

« La vocation d'une église est de créer un espace tendu entre la terre et le ciel. Elle n'a pas besoin de fenêtres ouvertes vers le monde... Vous n'entrez pas dans une chapelle pour regarder à l'extérieur. »

C'est cela que vous appelez le respect du sens ? Vous dites ainsi que l'architecture n'est pas un problème esthétique, mais éthique.

« L'architecture porte en elle l'idée de la transformation et fait passer un lieu,

pour les besoins de l'homme, d'une condition de nature à une condition de culture. L'architecte doit donner sens à cette transformation. Dès lors, soit il a des valeurs à proposer, soit il n'en a pas. C'est en cela que je dis que l'architecture est un problème éthique. »

Qu'est-ce qui vous attire vers les sommets ?

« La montagne est une mère exigeante. Ou mieux encore, une femme exigeante. Elle demande plus de rigueur que la plaine où l'on peut, même si on ne le devrait pas, bâtir n'importe où. Chaque élément en montagne demande un effort et engendre une fatigue. L'entier du processus exige davantage de précision, de rigueur. Bâtir devient en défi. »

Etes-vous à un moment de votre vie qui vous appelle à plus de spiritualité ?

« Sans doute. J'ai reçu une éducation où les valeurs spirituelles étaient importantes. Chercher à aller au-delà de la limite définie par l'esprit de l'homme. Et j'espère que cela se traduit dans mon architecture. Ce n'est pas toujours une recherche consciente. Je ne trouve parfois des valeurs et des significations à mon travail qu'une fois le bâtiment achevé. Quand on est dans le processus de construction, on a bien d'autres paramètres à gérer : problèmes de statique, gestion des coûts, choix des matériaux, contraintes techniques... A la fin, l'objet vous parle ou ne vous parle pas. Mais il est toujours le reflet d'une recherche d'authenticité, enrichie des valeurs de tous ceux qui ont contribué à son édification, du savoir-faire des artisans et de la mémoire historique collective. Le bâtiment fini est infiniment plus riche que l'idée d'origine de l'architecte. »

L'imaginaire est-il sans limite ?

« Sans limites, il n'y a pas de processus créatif. Quand vous dessinez un bâtiment, il y a un moment précis où vous sentez que vous êtes arrivé à un point d'équilibre. J'ai appris beaucoup à ce sujet d'une cliente de Tokyo. Dans les années 80, j'ai dessiné pour sa famille un musée. J'étais très fier de la solution que j'avais trouvée. Elle a regardé et m'a dit : "Ce n'est pas fini, pas encore..." Alors j'ai continué à dessiner, sous ses yeux, jusqu'au moment où elle m'a volé mon dessin en me disant : "Là, c'est bon. On n'y touche plus !" Elle avait un œil extraordinaire et comprenait immédiatement quand le problème formel était résolu. »

De ce point de vue, l'architecture ne s'apprendrait pas ?

« On ne peut pas l'enseigner. On peut seulement l'apprendre en l'appliquant. On peut enseigner l'histoire, la technique, l'économie, oui. Mais le processus de création s'acquiert au fil du temps. »

S'il y avait une chose à transmettre aux jeunes générations de bâtisseurs, quelle serait-elle ?

« La passion et la compréhension de la complexité des contextes dans lesquels nous devons évoluer aujourd'hui. La pression économique, les règlements, les desideratas des entrepreneurs... 90% des réalisations n'ont aucune raison d'être. Elles sont faites pour satisfaire les lois de la spéculation foncière et de la rentabilité économique. Mais elles n'ont pas de sens intrinsèque et ne répondent pas à un besoin spécifique. C'est pour moi important de transmettre ces notions de sens et de valeurs, après des années d'expériences. »

C. F.

Paysage alpestre

Une peinture du sentiment

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'art et journaliste

Caspar Wolf et la conquête esthétique de la nature,

du 19 octobre 2014 au
1^{er} février 2015,
Kunstmuseum, Bâle

Aujourd'hui rien n'est mieux intégré à notre paysage quotidien, ou à celui de nos loisirs, que la montagne. Celle-ci n'apparaît pourtant que très tardivement dans l'histoire de la peinture. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, la haute montagne, les glaciers, les gouffres ne suscitaient guère qu'un sentiment d'hostilité. Il faudra attendre la fin du siècle pour assister à l'émergence d'un attrait, auquel les Suisses allaient d'ailleurs largement contribuer.

La montagne n'a jamais été totalement absente des représentations picturales. *La Vierge aux rochers* de Léonard de Vinci se situait déjà dans un décor de grotte. Il reste que les anfractuosités et les chaînes escarpées se cantonnaient le plus souvent dans de lointains arrière-plans.

L'engouement pour ce type de paysage ne naît véritablement que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle où, de manière simultanée, on découvre sa force expressive. Les réflexions philosophiques de *L'origine de nos idées du sublime et du beau* de l'Anglais Edmond Burke, publié en 1757,¹ et les *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, qu'Emmanuel Kant fait paraître en 1764,² anticipent les évolutions qui vont affecter l'histoire du goût. Avec infiniment d'intuition, Kant définit une forme de sensibilité que l'on qualifiera plus tard de préromantique. Dans ses *Observations*, le philosophe disso-

cie clairement le sublime de l'idée du beau et prend soin d'étayer sa pensée par des exemples puisés dans la nature. « Des chênes qui s'élèvent, écrit-il, et des ombres solitaires dans un bois sacré sont sublimes... La nuit est sublime, le jour beau... Le sublime touche, le beau charme. » Tout est dit de ce qui allait distinguer le classicisme du préromantisme. Alors que le peintre issu de l'académie recomposait le paysage en atelier afin d'atteindre le beau idéal, les préromantiques assimileront la montagne à une nature capable d'élever l'esprit au sublime.

Ebranler l'imagination

L'art des jardins témoigne de cette volonté de créer de véritables théâtres des émotions qui matérialisent cette esthétique du sublime. On assiste, notamment en Angleterre, à la recréation de sites spectaculaires, constitués de gorges rocheuses et de fausses carrières. A Méréville, non loin de Paris, on applique cette nouvelle mode importée

1 • *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* d'Edmond Burke, présentation, traduction et notes par **Baldine Saint Girons**, Paris, Vrin 1998, 374 p.

2 • **Emmanuel Kant**, *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, Paris, Vrin 1980, 84 p.

d'Outre-Manche. On dresse un grand rocher surmonté d'un belvédère dominant une cascade, on multiplie les grottes. Un pont, dit de l'Enfer, suspendu au-dessus du vide, complète cette nature, support de la rêverie mélancolique ou de sensations plus bouleversantes. Tout est pensé afin de concrétiser l'idée qu'on se fait du sublime et de ce qui doit ébranler l'imagination.

Au Salon de 1767 à Paris, Diderot s'exalte à la vue d'une promenade fictive de Joseph Vernet (1714-1789) où alternent sommets, gouffres, vallées et panoramas. Le philosophe y trouve de quoi exciter ses sensations « jusqu'aux larmes ». Les peintures de Vernet remportent un succès prodigieux auprès d'une clientèle internationale, répondant à un désir de nature non plus simplement douée de beauté ; elles forgent une sensibilité nouvelle.

Explorateurs d'espace

La science a également joué un rôle majeur dans ce désir d'autres territoires. Longtemps délaissées, les chaînes montagneuses n'attirent réellement les scientifiques qu'à partir de 1786, lorsque les Français originaires de Chamonix Jacques Balmat et Michel Paccard atteignent les sommets du Mont-Blanc. Deux ans plus tard, le géologue suisse Horace Bénédict de Saussure y entreprend des recherches. Outre l'objectivité et la rigueur scientifique de ses écrits, le naturaliste se laisse aller à louer avec lyrisme les vertus d'un paysage qui parle à l'âme.

L'Anglais Joseph Mallord William Turner (1775-1851) et le Suisse Caspar Wolf (1735-1783) seront les autres explorateurs de ces espaces encore méconnus, dont ils firent un thème pictural à part entière. Né à Muri, Wolf est le grand précurseur injustement oublié du romantisme, qui anticipe à près de quarante ans de distance le beaucoup plus célèbre Turner. Il parcourt les Alpes pour le compte d'un éditeur de Berne. Ses vues se devaient de restituer des sites fameux avec un grand réalisme topographique.

En dépit de son ambition documentaire, Wolf insufflé à ses paysages un lyrisme fasciné. Dans *Le lac de Thoune et le Niesen vus de la grotte de Saint-Béat* (1776), la paroi de la grotte se dresse de sa masse sombre qui occupe plus d'un tiers de la composition. Il oppose son ombre profonde aux tonalités bleu vert du calme et limpide lac de Thoune. Par le choix du point de vue, la verticalité des formats, les panoramas époustouffants, l'artiste échappe au réalisme conventionnel du

Caspar Wolf, « Tempête sur le lac de Thoune » (1774/1777)



**The EY
Exhibition :
Late Turner -
Painting Set
Free**

du 10 septembre 2014
au 25 janvier 2015,
Tate Britain, Londres

genre. L'idée d'un paysage vu au travers d'une conscience est née.

En terre anglaise, Turner a nombre de prédécesseurs. Les premières vues de montagne de William Pars (1742-1782) sont présentées à Londres en 1772. Les peintres britanniques s'illustrent aussi par leur volonté de mettre en scène l'expressivité menaçante des lieux. Dans les années 1776, l'aquarelliste John Robert Cozens (1752-1797) explore les Alpes, dont il souligne l'ambiance oppressive. Ses vastes ciels au rendu atmosphérique complètent ses visions propices au rêve et à la mélancolie.

Son influence sur Turner sera décisive. En 1802, ce dernier suit ses traces. Les paysages du plus jeune prolongeront l'empathie diffuse et l'identification affective avec les éléments initiées par l'aîné. L'aquarelle, qui permet de peindre sur le motif, favorise une transcription plus libre, plus spontanée et même plus romantique du paysage. Son usage ajoute à la nouveauté du sujet la modernité d'une facture qui contribuera plus tard à l'émancipation des impressionnistes par rapport au carcan des académies.

Petits hommes

Baucoup se feront l'écho de la dimension profondément spirituelle des paysages montagneux. Dans l'œuvre du peintre visionnaire John Martin (1789-1854), les gorges profondes s'associent à la vengeance divine. L'espace dilaté et le déchaînement des éléments mettent en scène la colère de Dieu. Dans ses peintures de cataclysme, les personnages miniaturisés servent de repoussoir à de gigantesques falaises, métaphores de l'inquiétude existentielle et de la peur de Dieu.

La spiritualité irrigue également l'œuvre de Caspar David Friedrich (1774-1840). Témoin, le *Retable de Tetschen* (1808) où la croix dressée sur un éperon rocheux domine les cimes. Avec le peintre allemand, l'homme recouvre sa place au cœur d'une nature qui l'en avait exclu à force d'être redoutable. Friedrich joue des contre-jours sur lesquels se découpe une silhouette. Il cultive les effets de miniaturisations ou, à l'inverse, les perspectives vertigineuses, afin de souligner la vulnérabilité de l'homme face à la nature grandiose. Il préfigure les fondements du paysage romantique allemand, qui verra se multiplier les éperons solitaires, les cavernes obscures, les rochers abrupts et les arbres en équilibre instable.

Sublimée par les romantiques, la peinture des sommets montagneux ne connut pas de plus bel âge d'or. En 1888, Théophile Gautier écrivait dans *Vacances du lundi, tableaux de montagne* : « Les montagnes semblent jusqu'à présent avoir défié l'art. L'art, selon nous, ne monte pas plus haut que la végétation. Au-delà, c'est l'inaccessible, l'éternel, l'infini, le domaine de Dieu. » L'écrivain ensevelissait un thème jusque-là profondément inspirateur, ou peut-être ressentait-il inconsciemment que la peinture devrait dorénavant puiser son inspiration à d'autres sources, voire en d'autres mondes.

G. N.

Les sommets du 7^e art

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Leni Riefensthal, la fameuse cinéaste du parti nazi, raconte comment en 1924, alors qu'elle est encore danseuse, elle voit dans le métro une affiche de *La Montagne du Destin* d'Arnold Fanck, où un homme enjambe le couloir étroit d'une cheminée. Elle s'arrange alors pour rencontrer le cinéaste allemand, qui écrit pour elle ses trois longs-métrages suivants : *La Montagne Sacrée*, *Le Grand Saut* et *L'Enfer Blanc du Piz Palü*. Fanck, qui refuse toute doublure et prise de vue en studio, soumet sa comédienne intrépide à des conditions de tournage extrêmes : escalades à mains (et pieds !) nus, travail de nuit sur les glaciers de l'Engadine à -28°C, confrontation avec une avalanche le corps ligoté et suspendu le long d'une paroi...

En 1932, Leni Riefensthal réalise son premier long-métrage - *La lumière bleue* -, un conte romantique où elle joue Junta, une jeune montagnarde innocente et un peu mystique qui vit à l'écart d'un village. Les habitants la considèrent comme une sorcière, car elle est la seule capable d'escalader les montagnes voisines et d'atteindre une grotte d'où brille, les soirs de pleine lune, une mystérieuse lumière bleue. « Ce bleu représente symboliquement l'idéal que l'on n'atteint jamais », explique la réalisatrice, qui signera deux ans plus tard... *le Triomphe de la*

Volonté, documentaire de propagande commandé par Hitler.

Adeptes de l'extrême

Cette approche de la montagne comme lieu de dépassement a inspiré de nombreux réalisateurs, jusqu'au bâlois Matthias Affolter, auteur du documentaire *Montagnes en têtes* sorti cette année. Pour les quatre personnages du film, la passion pour la montagne est liée aux limites à dépasser, aux records à battre, aux tentatives inédites. « On donne tout pour atteindre un but », dit Dani Arnold, détenteur du record de rapidité d'escalade de la face nord de l'Eiger ; « le défi doit être si important que l'on puisse penser qu'il est infaisable. » Pour Jacques Grandjean, il s'agit de « passer là où personne n'est passé » ; pendant 20 ans, il a atteint systématiquement tous les sommets qu'il avait listés dans sa jeunesse. Stephan Siegrist, lui, tente à deux reprises de gravir le Makalu, au Népal, malgré les migraines atroces qui réveillent le traumatisme d'une commotion et signalent les risques d'œdème cérébral. Et Werner Munter qui, à 70 ans, cherche encore de nouveaux itinéraires dans les recoins les plus sauvages du Val d'Hérens, dit fort justement : « Si la montagne n'était que belle, je ne serais pas devenu alpiniste. » A mesure que

Héroïne à part entière ou simple objet de décor, la montagne inspire le cinéma occidental depuis le début du XX^e siècle. Les festivals qui lui sont consacrés sont nombreux, tel celui des Diablerets en Suisse, qui proposera en août sa 45^e édition. Quelques films marquants revisités.

Montagnes en têtes, de Matthias Affolter

cinéma

Vertical Limit,
de Martin Campbell

Cliffhanger, de
Renny Harlin

Heidi, de Luigi
Comencini

ces hommes se racontent, on se rend compte que la haute montagne représente pour eux un lieu de fuite et un refuge... qui à tout moment peut se transformer en piège mortel. « J'ai perdu beaucoup de copains en montagne », dit l'un d'eux.

Vertical Limit, de Martin Campbell (2000), rappelle que ceux qui n'abordent pas la montagne avec respect ont beaucoup de chances d'y rester. Lors d'une varappe dans le désert de l'Utah, Peter doit, pour préserver sa vie et celle de sa sœur Annie, couper la corde où est suspendu son père. Trois ans plus tard, ayant renoncé à ses rêves d'ascension, il retrouve par hasard Annie au Pakistan. Celle-ci, qui lui reproche encore sa décision, s'apprête à monter à l'assaut du K2, le deuxième sommet du monde (8600 m). « Tu sais, je me sens proche de papa quand je suis là-haut. Je touche son âme », lui dit-elle. Elle accompagne Vaughn, un milliardaire texan qui a organisé l'expédition pour faire un coup médiatique. Prenant des risques inconsidérés, Vaughn entraîne l'équipe dans une tempête effroyable.

N'en réchappent que ceux qui tombent dans une crevasse. Leur temps est compté car à 7300 m - *la limite verticale* pour le corps humain -, l'œdème pulmonaire est rapide et fatal. Peter se lance à leur recherche avec cinq volontaires. L'un d'eux, un Afghan, interrompt son ascension et déroule son tapis de prière sous l'œil goguenard de son coéquipier, un jeune qui vit l'alpinisme comme un trip, à l'instar de la « génération surf », adepte d'herbe, de glisse et de sensations fortes.

On retrouve cette figure dans *Cliffhanger* (1993), un thriller en haute montagne : les deux jeunes qui disent « rechercher l'extrême » trouvent rapidement la mort, tandis que le secouriste Gabe (Sylvester Stallone), qui avait décidé de raccrocher les broches à glace et de tourner définitivement le dos aux Rocheuses, va dépasser son traumatisme et réaliser des prouesses improbables pour sauver un ami. Là encore, la montagne magnifie l'héroïsme et châtie la présomption.

Heimatfilms

Mais les habitants des montagnes ne sont pas en quête perpétuelle de pics à escalader ! En 1952, l'Italien Luigi Comencini réalise un de ses premiers longs-métrages, *Heidi*. Cette production suisse, en noir et blanc, a été tournée dans les Grisons, sur les lieux même où Johanna Spyri situait son roman. Heidi, 8 ans, est orpheline et vit depuis deux ans sur un alpage avec son grand-père. Celui-ci se voit reprocher un jour par le prêtre du village de ne pas avoir encore envoyé la petite à l'école. « Heidi n'aime pas descendre au village », répond le vieil ermite, en froid avec les villageois. Elle préfère

« Heidi »



folâtrer avec Pierre, le chevrier, dans les prairies fleuries et monter à la Crête de l'Echo, où la montagne répond toujours à ses appels... sauf quand ils sont moqueurs ! D'autant que Pierre lui dit : « Il faut savoir ce qu'on veut : ou on lit les livres, ou on reste à la montagne. - Alors j'apprendrai jamais à lire. » Mais la petite est enlevée par sa tante pour tenir compagnie, en ville, à la fille paralysée de gens fortunés. Heidi s'adapte, apprend à lire, se fait apprécier de tous, mais la montagne lui manque. Un jour, elle fugue et monte en haut de la cathédrale pour voir sa montagne chérie...

Proche également des *Heimatfilms*, le documentaire suisse *Alpsommer* (2013) présente, sans commentaire, quatre familles du canton de Schwytz qui montent chaque été au Muotatal avec les troupeaux que leur confient des paysans. Thomas Horat - qui a co-réalisé le film avec Salome Pitschen - explique : « Je voulais capter la vie humble des Alpes, en montrant qu'il ne faut pas beaucoup d'argent pour être heureux. » Effectivement, tous ont l'air ravis, et on les comprend à voir ces scènes de transhumance dans des paysages magnifiques où, avec l'aide de jeunes qui prennent congé pour l'occasion, les troupeaux sont menés au son des clochettes, des bêlements et du yodel. « Il y en a qui disent qu'ils en auraient marre après trois jours s'ils ne peuvent pas aller boire un verre, dit un éleveur. Tu dois t'occuper du bétail, des chèvres, du chien, leur parler un peu. Se contenter de ce qui est, et ne pas avoir l'impression de devoir aller voir un film ou autre chose. » Un autre travaille à Victorinox jusqu'en avril, puis il monte au Glattalp avec ses enfants. « Ainsi nous déménageons quatre fois par an. C'est notre vingtième année à l'alpage, on a donc déménagé 80 fois !

On commence à maîtriser la logistique ! »

La ville en haut

Cette image idyllique de la montagne comme lieu naturel préservé et peu habité correspond-elle encore à la réalité ? Aujourd'hui, les hauteurs semblent colonisées par les citadins qui les considèrent comme des lieux de villégiature. Dans *Les marmottes* (1993), Elie Chouraqui met en scène une famille bourgeoise parisienne qui a l'habitude de se réunir, lors des vacances de Noël, dans un chalet à Chamonix. Comme dehors la tempête fait rage, le scénario se concentre sur l'après-ski cocoon, et les seules difficultés rencontrées par les personnages relèvent de la vie de couple.

Dans *L'enfant d'en haut* (2012), la réalisatrice suisse Ursula Meier adopte par contre le point de vue de deux indigènes marginaux, d'une vallée du Valais confrontée à cet envahissement saisonnier. Simon (12 ans) et sa sœur Louise (Léa Seydoux) survivent dans une tour, entre un champ et une route bordée par des pylônes d'une ligne à haute tension. Simon, qui ne sait pas skier, monte chaque jour à la station pour détrousser les nantis et revendre ses prises (skis, lunettes, gants) aux travailleurs saisonniers entassés dans leurs dortoirs sans fenêtres.

On est bien loin de *Heidi* dans ce film réaliste et assez dur. La ville babélonienne a contaminé le hameau des sommets. Dans la vallée encaissée, où résonne le bruit des camions, des télécabines et des chaussures de ski sur le béton, errent deux jeunes paumés, confrontés à la solitude et à l'indifférence...

P. B.

cinéma

Alpsommer,
de Thomas
Horat et Salome
Pitschen

Les marmottes,
d'Elie Chouraqui

**L'enfant d'en
haut,** d'Ursula
Meier

Un lieu de partage

●●● Une interview de **Jean-Marie Jolidon**,
photographe, Moutier (BE)
par **Amanda Garcia**,

chercheuse en philosophie au Centre interfacultaire en
sciences affectives de l'Université de Genève

*Photographe
romand,
Jean-Marie Jolidon a
d'abord cherché
l'exploit sportif et le
sensationnel, avant
de troquer ses cram-
pons pour ses objec-
tifs et le bonheur des
rencontres.*

Amanda Garcia : *Comment avez-vous découvert la montagne ?*

Jean-Marie Jolidon : « Ma mère vient d'un petit village de montagne, au Tessin. Elle avait un cousin qui était un alpiniste réputé. Il lui avait envoyé une carte d'une expédition qu'il avait faite dans le massif himalayen, et cela m'avait marqué. J'ai gardé cette carte jusqu'à il y a peu. Elle a toujours été un encouragement. J'ai commencé par faire de l'escalade en Suisse, puis j'ai eu l'occasion de partir dans le massif himalayen. »

Qu'allez-vous y chercher ?

« Au début, j'y suis allé pour atteindre les sommets. Durant mon premier voyage, je suis resté avec les membres de l'expédition. Puis, progressivement, j'ai eu davantage de contact avec les habitants. Et ce contact a pris de l'importance. Mon intérêt a changé. L'exploit sportif a perdu de l'attrait en faveur du partage et de l'aspect humain. Les rencontres sont devenues primordiales à mes yeux. Très rapidement, je ne suis parti que pour réaliser des reportages photo, puis, finalement, principalement pour être accepté par les habitants et retrouver ce partage plus grandiose que la plus haute des montagnes.

» Gravier une montagne peut apporter des satisfactions sur le moment, celle d'avoir réussi par exemple. Mais il y a

d'autres choses qui sont peut-être plus importantes. Oui, j'ai réussi, mais pourquoi ai-je réussi ? Quels sont les aboutissements de cette quête ? Certes, le fait d'aller en montagne est indispensable pour mon équilibre, mais ce n'est plus la nécessité de faire une prouesse qui compte aujourd'hui, comme quand, plus jeune, j'allais à l'alpage au Tessin en un temps record. Ce n'est pas grave si je mets deux ou trois heures pour y arriver ! Les besoins changent, l'essentiel est ailleurs. »

Qu'avez-vous découvert chez ces peuples des montagnes ?

« Cela m'a permis de relativiser certaines choses que l'on vit ici. Lors de l'un de mes voyages, j'ai rencontré une famille et j'ai eu envie de vivre une fête avec elle pour réaliser quelques photos. Celle-ci a été organisée le soir même. Tout au long de la soirée, mes appareils sont restés inactifs. Je n'avais qu'une seule envie : profiter du moment. La famille a donc réorganisé une fête le lendemain pour que je puisse satisfaire mon désir d'images ! Il ne s'agit pas de voler les photos, mais de les partager, car elles représentent cette complicité, cette compréhension mutuelle.

» Ces peuples m'ont donné une autre vision de la montagne. On dit que le Tibet est le pays des dieux, entre ciel

et terre. Il est vrai qu'on peut y avoir l'impression de s'approcher du ciel. Mais quand on pense à des personnages comme le Dalai-Lama, l'Abbé Pierre ou Martin Luther King, même les plus hauts sommets paraissent triviaux. Ces personnages ne sont-ils pas plus grands que le Chomolungma (l'Everest en tibétain) ? Mais en même temps, la montagne peut nous permettre de nous rapprocher de nous-mêmes. L'individu n'est-il pas la plus grande cathédrale intérieure qu'il puisse y avoir ? »

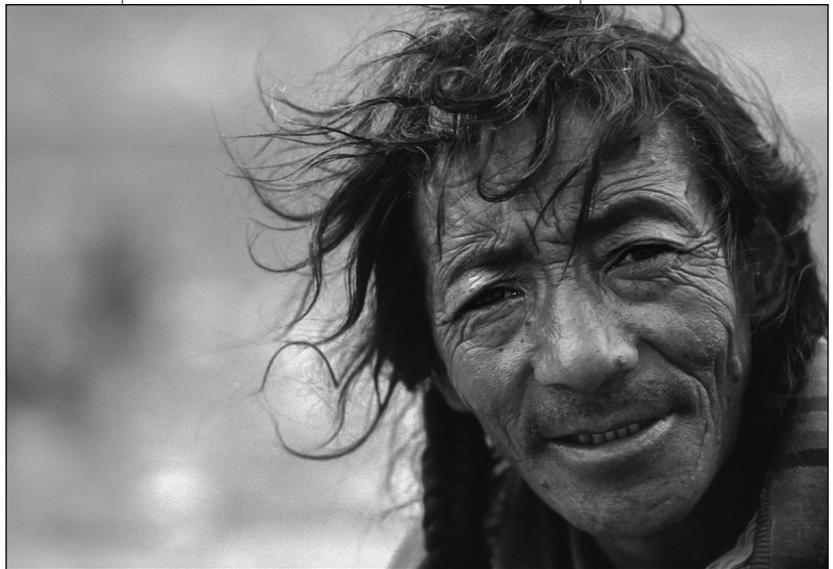
Pensez-vous que la dureté de la montagne favorise le partage ?

« Cela dépend. Lorsqu'on est en altitude, en expédition, on est surtout en contact avec les autres alpinistes-himalayistes. Ce n'est pas vraiment un contact de partage, mais davantage de camarades d'aventure. Les himalayistes sont un peu des "conquistadors", la réussite du sommet est la seule chose qui compte ; du coup, ils ne se mélangent pas avec les gens de peur de tomber malades. Ainsi, lors des marches d'approche, les camps des expéditions sont placés loin des villages pour éviter tout contact avec les autochtones et tout risque pouvant compromettre l'expédition. Ou encore, les porteurs ont leur propre tente. On les appelle communément les *sherpas*, du nom de l'ethnie népalaise dont ils sont issus ; un peuple de paysans dont certains sont devenu porteurs pour des raisons financières.

» La montagne peut être un milieu très dur et solitaire. J'ai participé à l'ascension du Shishapangma (8013 m.) en même temps qu'un guide suisse très réputé. Il avait pris du retard par rapport à nous. Nous étions à quelques centaines de mètres du sommet, à l'attendre, et il n'arrivait pas. La décision de descendre le chercher s'est imposée d'elle-même. Nous l'avons retrouvé quelques 100 mètres en dessus du dernier camp. Il était assis dans la neige, avec un mal des montagnes avancé. Plusieurs amis himalayistes ont été étonnés de notre décision, car il est très facile d'être obnubilé par le sommet et de ne plus penser aux autres. Quand on est si près de conclure, qu'on a fait des sacrifices, on a envie d'aller au bout. Non, la montagne ne mène pas forcément au partage... »

Existe-t-il, selon vous, au-delà de la notion de frontières, une communauté de gens de la montagne ?

Rencontre au Tibet



expéditions

« Beaucoup de choses communes se retrouvent entre peuples des cimes. Le contact entre les gens, l'importance des animaux... Au Tibet, c'est le yak qui fournit le beurre, les habits, les tentes, l'énergie. C'est un animal très important. Quand je me suis vu interdire l'accès au Tibet par la Chine, je me suis tourné vers l'Inde, et j'ai découvert les lutteurs de Varanasi, qui sont des éleveurs de buffles. Dans nos contrées, les paysans de montagne choisissent eux aussi ce mode de vie très proche de la nature et très exigeant. Certains d'entre eux ont des bêtes un peu particulières : les vaches d'Hérens. Elles ne donnent pas beaucoup de lait, mais elles participent aux combats de reines.

» C'est sans doute ce lien subtil entre les yaks, les buffles et les vaches d'Hérens qui m'ont permis de passer naturellement d'un peuple à l'autre dans mon travail de photographe. J'ai

rencontré une famille de paysans suisses dont je suis devenu très proche. J'y retrouve un peu de l'ambiance et de ce partage essentiel que j'ai connus dans les familles au Népal et en Inde. On a souvent tendance à ne remarquer qu'ailleurs ce qu'on a chez nous. »

Finally, la montagne a surtout été l'occasion de faire des rencontres ?

« Tout à fait. Entrer en communion avec une famille qui n'a rien, c'est plus essentiel, à mes yeux, que l'exploit. Cela touche à la valeur de la vie. Il s'agit d'accepter les différences et de partager. J'ai fait de très belles rencontres. Je pense par exemple à Surendra, un homme de la rue indien, conducteur de rickshaw, en qui j'ai vu un sage.

Quand je reviens de ces voyages, j'essaie de prendre du recul, de laisser du temps au temps, d'être plus attentif au présent. Quand je suis là-bas, je communique avec les *sherpas*. Ils ne parlent ni anglais ni français ni allemand, et je ne parle ni le tibétain ni le hindi. Mais on échange, on rigole. C'est un partage essentiel, au-delà des mots. Au retour, les vieux réflexes reviennent vite, mais j'ose espérer qu'il me reste toujours quelque chose au plus profond de mon être. »

Alpage de Sery (VS)



Vous vous laissez guider par ces rencontres ?

« Totalement. Le hasard, par exemple, a fait que je sois arrivé un jour au Tsum, une vallée népalaise qui était, et qui est encore, totalement interdite. A mon retour, j'ai rencontré un couple de cartographes italiens travaillant pour le gouvernement. Eux-mêmes n'avaient pas eu l'autorisation d'y entrer. Ils n'ont pas voulu croire que je revenais du Tsum, ça leur semblait impossible. Je leur ai parlé notamment de Mu Gompa, un temple tibétain au fond de cette vallée où j'ai été accueilli par un moine. Nous nous sommes salués en tibétain, *tashi delek*, puis j'ai dit à haute voix et en français : "Quelle bêtise de ne pas pouvoir maîtriser une langue et communiquer !" Le moine m'a regardé et répondu : "Monsieur, si vous voulez, on peut parler en français !" Il m'a demandé d'où je venais et s'est exclamé : "La place de la Riponne !" Il avait vécu en Suisse et y avait appris le français ! La Suisse a toujours été un lieu d'accueil pour les Tibétains.

» Ce sont ces rencontres particulières, et que je ne recherche pas vraiment, qui donnent leur sens à mes voyages. Ainsi en a-t-il été avec le Dalaï Lama. Certains hasards ont fait que j'ai eu l'autorisation de le photographier, puis de l'accompagner parfois, et finalement de faire des photos inédites, dans des moments très intimes, en prière par exemple. Ces moments m'appartiennent : je n'ai jamais voulu vendre ces prises de vue. »

La photographie n'est-elle pas un moyen de continuer le partage ?

« Quand mes photos sont reconnues, il y a certes un peu d'autosatisfaction. Je me dis que j'ai réalisé quelque chose. Le fait de vouloir montrer mes images, parler de ce que j'ai vécu, me permet

de partager avec d'autres mes ressentis. Ce que j'aime surtout, c'est l'interaction. Quand je photographie quelqu'un, je peux voler cet instant ou bien le partager. J'essaie toujours d'être accepté et de créer une relation.

» Ce que je donne quand je côtoie un Tibétain, un Népalais ou un Indien ? Pas grand-chose. Peut-être ma présence. Tandis qu'eux m'offrent beaucoup, leur simplicité, leur temps, leur image... J'essaie de leur rendre, d'une manière ou d'une autre, une part des retombées financières de la vente de mes visuels. J'ai ainsi pu financer des actions pour le peuple tibétain. J'ai également assuré le financement de la maison d'hôtes de Surendra et fait en sorte que ses enfants puissent étudier. Mais c'est purement matériel. Eux, me donnent des choses plus essentielles. Le partage n'est pas équitable. »

Quels sont vos futurs projets ?

« Je n'ai pas de projet précis. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai eu la chance de ne pas avoir à chercher un sujet. Il s'impose, il est là, et je le saisis. Mon livre sur le Gange, par exemple, était une suite logique de ce que j'ai vécu avec Surendra. Il est devenu mon guide dans mes voyages, puis le personnage principal du livre et du spectacle *Moi, le Gange*. C'est aussi là que j'ai découvert les Yadaws de Varanasi. Puis l'opportunité s'est présentée de découvrir les vaches d'Hérens, et j'ai rencontré cette famille valaisanne absolument géniale. L'avenir n'est pas encore écrit. Il dépendra de mes prochaines rencontres ! »

A. G.

Jean-Marie Jolidon,
Les Yadaws de Varanasi, la caste des laitiers-lutteurs, Terra 2003.

De la Corne au sabot... passionnément, Le Châble, Musée de Bagnes 2011

Du Valais au Groenland

●●● **Antoine Salina**, *St-Maurice (VS)*

Chanoine, aumônier du Collège de l'Abbaye de St-Maurice

Une dizaine d'expéditions dans le Groenland ont été organisées pour des jeunes par le Collège de l'Abbaye de St-Maurice. Des aventures qui se préparent sur plusieurs années, et durant laquelle les participants apprennent à se dépasser.

Au Collège de l'abbaye de St-Maurice, cela fait déjà longtemps que l'on a pris la mesure de ce que l'environnement pouvait apporter aux jeunes : pratique estivale et hivernale de la montagne, (escalade, alpinisme classique, peau de phoque, etc.), organisation de camps-retraites adaptés au niveau scolaire et faisant partie du programme, mise sur pied d'expéditions demandant un grand engagement de la part des participants. Si les deux premiers aspects se retrouvent en nombre d'établissements, le dernier mérite peut-être un développement. Ces expéditions ne devraient-elles pas relever plutôt de la responsabilité de structures spécifiquement dédiées à la montagne, comme le Club Alpin Suisse ? De fait, le Collège de l'Abbaye s'est un peu « spécialisé » dans ce genre d'activités, s'adressant à un public plus large que ses propres élèves : tout jeune entre 16 et 20 ans est invité à s'y intéresser.

Depuis le début des années 80, quatre expéditions ont été organisées en Norvège, dans la région de Narvik, et pas moins de six au Groenland, aux alentours de la baie de Disko, à l'ouest, en 1981, et de Nanortalik, dans le sud, pour les suivantes. Les montagnes du sud présentent beaucoup d'aspects propices à la découverte et à la pratique de l'alpinisme classique, mais également de l'escalade sportive, raison pour

laquelle cette destination est particulièrement appréciée de nos groupes.

Le principe de l'organisation de ces expéditions est le suivant. La préparation s'étale sur trois ans (une trentaine de jours par an), sur des week-end ou des camps un peu plus longs. Guides et moniteurs de Jeunesse et Sport ainsi que - dans la mesure du possible - l'aumônier du collège forment l'encadrement. Les jeunes apprennent le milieu de la montagne et font l'expérience de la vie communautaire.

L'aspect financier a aussi son importance : le groupe, par son travail, sa recherche de sponsors et des activités ponctuelles (ventes de gâteaux, de vin, de T-shirts, etc.) arrive à diminuer de manière significative le coût individuel du voyage et de l'encadrement.

Un mois avant le départ, le matériel (environ deux tonnes et demie) est expédié par bateau. Il contient tout le nécessaire pour permettre la pratique technique de la montagne et pour assurer la vie du groupe pendant environ quatre semaines d'isolement complet (nourriture, matériel de camping). Ces séjours sont donc à la fois le sommet et l'aboutissement de plusieurs années de préparation. Les jeunes se retrouvent dans un environnement grandiose, isolés de tous les contacts auxquels ils sont habitués, et apprennent à se dépasser. Les difficultés tra-

versées ensemble mettent tous les participants sur un même niveau. Elles favorisent grandement l'expérience conviviale et rendent solidaires. La conviction de vivre des moments sortant de l'ordinaire est pour tous très forte.

La place de l'aumônier

Un aumônier a-t-il toujours sa place dans ce type d'activité ? Nous aurions tendance à répondre par l'affirmative. Le cadre général de l'accompagnement spirituel des jeunes gens a énormément évolué depuis le début de cette pratique par le collège. Autrefois, le milieu même au sein duquel se recrutaient les participants invitait, sinon à ce que l'on appelle une pratique régulière, au moins à une certaine familiarité avec ce qui relève du domaine de la foi. Aujourd'hui la pratique sacramentelle ne fait plus partie, à quelques exceptions près, du quotidien des jeunes. Fort d'une expérience d'accompagnement de cinq expéditions entre 1996 et 2012, je peux dire néanmoins que ces voyages peuvent être propices à une expérience spirituelle qui sort les jeunes de leur quotidien, parfois si dépouillé en ce domaine. L'expérience de la Création relève du domaine de l'ineffable, elle nous projette hors de nous-mêmes et amène à la contemplation. Ces moments si particuliers d'une prière ou d'une eucharistie au sein d'une nature préservée sont d'ordre à marquer pour longtemps les participants (il s'agit en même temps de respecter leur liberté).

La suite d'ailleurs nous montre régulièrement que le contact n'est pas rompu et que dans des moments importants de leur vie, ces jeunes devenus adultes savent se souvenir de ce qu'ils ont vécu.¹

Comme le dit Jean-Charles Zay, professeur du collège et moniteur Jeunesse et Sport : « Sans être aussi sévère que Ramuz, qui critique les montagnards chercheurs de Dieu, je souscris assez volontiers à son idée selon laquelle l'alpiniste cherche à satisfaire son *besoin de grandeur*. Or sa grandeur étant limitée, la montagne ne peut amener à Dieu que dans la mesure où elle éveillera un désir qu'elle-même ne peut satisfaire : aucune montagne n'est à la hauteur de *l'homme qui passe l'homme*. Il est donc possible que d'aucuns aient pensé amener un jeune en montagne pour l'amener à Dieu. Il est plus probable que ce soit Dieu qui entraîne un jeune en montagne pour s'y laisser trouver, comme Il se laissera trouver ailleurs, selon son bon, providentiel et royal plaisir. »

A. S.

*Eucharistie au
Groenland*



1 • Lire le témoignage de Pascal Ortelli à la page suivante. (n.d.l.r.)

Neuf ans après

●●● **Pascal Ortelli**, Fribourg
Etudiant en théologie et philosophie

« Et si c'est cela qui t'intéresse, va au Nord et fais de l'alpinisme : c'est plus sain ! » C'est ainsi que s'exprimait le pape François dans son homélie du 5 mai dernier, pour dénoncer la présence d'arrivistes au sein de l'Eglise. La montagne se réduit-elle à un simple tremplin ascensionnel ?

Le caractère abrupt d'une paroi impressionne et provoque l'alpiniste au dépassement. Un vrai carriériste agit de même. Cette élévation, toutefois, est-elle vraiment du même ordre ? Au pied des hautes faces granitiques du sud du Groenland, deux attitudes se dégagent : le respect ou la volonté de dominer les éléments. Mon expérience d'ancien expéditionnaire du Groupe montagne Abbaye me conforte : on peut encore être initié à cet art dans le respect de valeurs très étrangères à l'arriviste mondain, voire ecclésial !

Oui, la recherche de la performance est bien là ! De retour après une journée en paroi, je sais ce que la montagne a exigé de moi. Je prends plaisir à me remémorer les acrobaties réalisées pour m'en sortir sain et sauf, non pas pour me vanter - je reste un piètre grimpeur ! - mais bien pour aider, dans le cadre de mes limites, les suivants.

Oui, nous restons des hommes et la tentation de l'exploit égoïste nous guette. L'esprit mauvais ne s'est-il pas servi d'une haute montagne pour faire voir à Jésus l'étendue de la vaine gloire terrestre ? Certes, le risque est là, mais bienheureux est-il ! C'est justement parce que nous restons des glaiseux cramponnés au rocher, luttant pour survivre et enfin vivre, que nous prenons conscience de notre aspiration innée, de cette tension vers le Ciel.

La montagne, dans la Bible, est avant tout le lieu du don de la Loi et des Béatitudes. Pour moi, c'est un peu comme si le Créateur y avait laissé une marque de son passage, la trace d'un silence subtil, qui la pénètre profondément des règles propres de son amour. Neuf ans après, que me reste-t-il de cette aventure ? Ce fut, à coup sûr, le point de départ d'un questionnement fécond sur l'Autre, qui aboutit à un temps de discernement dans une communauté religieuse.

Fréquentant à nouveau les sentiers non moins pentus du simple laïc, mon quotidien reste marqué par cet entremêlement de l'immanent et du transcendant que souligne cette maxime jésuite : « Que la première règle de vos actions soit d'agir comme si le succès dépendait de vous et non de Dieu ; et de vous abandonner à Dieu comme s'il devait tout faire à votre place. »

Un alpiniste agnostique s'y retrouvera certainement, car il lui est permis de remplacer Dieu par la montagne ou le compagnon de cordée, bref par une réalité qui pousse à sortir de soi, tout en pointant vers le mystère.

P. O.

Es-tu encore magique ?

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Jusqu'aux temps modernes, la montagne a terrifié les hommes comme le désert et la mer, car ils ne pouvaient ni la cultiver ni la domestiquer. Elle était libre. Elle échappait à la mainmise de l'homme. Aussi était-elle tenue pour sacrée. Dieu l'avait créée pour imprimer dans le cœur de sa créature un reflet de sa divine majesté. S'y aventurer, l'escalader était une profanation. Moïse seul était monté au sommet du mont Sinaï pour s'entretenir avec Dieu et recevoir de sa main ses commandements. Jésus choisit lui aussi une montagne pour y prêcher son fameux sermon, et le Golgotha est une colline.

Aussi sacrée que la forêt, la montagne était plus divine encore que la mer et le désert. Le pâtre accroché sur ses flancs ou le citadin commerçant dans la plaine la contemplant avec effroi comme un gros animal mystérieux dont on ne connaît ni les mœurs ni les humeurs. Ainsi un musulman prosterné à la mosquée et les pieds déchaussés sur son tapis de prière répète qu'Allah est grand et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui.

Aujourd'hui la montagne a cessé d'épouvanter, que ce soit sous un ciel clair ou chargé de nuages. Elle se laisse escalader comme un animal domestique. Elle a perdu sa virginité, elle a perdu sa divinité. On la profane, on la vandalise, on la martyrise. Les dieux et les bêtes qui l'habitaient ont disparu.

La montagne est devenue un terrain de sport, une piste de ski, un lieu de divertissement, presque un objet de risée. On y monte en train, on la survole en avion, on la photographie, on la filme. Le touriste y plante ses crampons, l'hôtelier, le promoteur la colonisent, l'exploitent. Elle rapporte de l'argent. Elle pleure, mais qui voit ses larmes ? La Vierge n'y fait plus d'apparitions, ses sanctuaires sont désertés. L'homme va y faire sa gymnastique. Parfois elle se venge de ses profanateurs, car la rapacité de l'homme est sans limites... De tous les prédateurs l'homme est le plus effrayant. Diane, où sont tes forêts ? Montagne, où sont tes poètes ?

Un nid d'aigle

Littérairement parlant, la montagne date du romantisme, époque où l'homme des villes, lassé des pays plats et pouvant se déplacer plus commodément que ne le faisaient ses pères, est en quête de sensations fortes. Les peintres s'entichent de son pittoresque et les poètes de sa sauvagerie.

L'homme du XVIII^e siècle, ayant lu Rousseau, quitte ses jardins, ses salons, ses châteaux et se met à rêver de chaumières, de chalets, de lacs, de cimes, d'abîmes, de torrents. Son âme s'accorde à ce décor grandiose, à ce désordre des éléments. Son cœur est un

volcan en ébullition. Ne vient-il pas de faire la révolution, de chasser l'ordre, la raison et la géométrie de sa vie ? Il vivait jusque-là, mais pas assez ! C'était un être réfléchi, pondéré, guidé par la raison. Désormais, il voudra vivre au rythme de ses passions. Intensément ! Un nouvel homme est né, qui voit dans le torrent son frère et dans l'ouragan son père.

Le romantique n'est pas athée, il n'est pas chrétien non plus. Il est païen, ou du moins il essaie de le redevenir. Tâche ardue pour ce nouveau Prométhée qui, en déclarant la guerre aux rois, a déclaré en même temps la guerre aux dieux.

C'est ainsi, je pense, qu'il faut voir l'attachement de Nietzsche pour la montagne, qui est son nid d'aigle. Car le philosophe est par définition un aigle. S'il ne l'est pas, il manque à sa vocation. « La philosophie, telle que je l'ai vécue, telle que je l'ai entendue jusqu'à présent, c'est l'existence solitaire au milieu des glaces et des hautes montagnes, la recherche de tout ce qui est étrange et problématique dans la vie... Celui qui sait respirer l'atmosphère qui remplit mes œuvres sait que c'est une atmosphère de hauteurs, que l'air y est vif. La glace est proche, la solitude est énorme, mais voyez avec quelle tranquillité tout repose dans la lumière ! voyez comme l'on respire librement ! que de choses on sent au-dessus de soi ! Mon Zarathoustra tout entier est un dithyrambe à la solitude... » Et, n'ayons pas peur d'ajouter, à la montagne.

La montagne, dans l'esprit de Nietzsche, est bien sûr liée à la marche. Philosophe pour lui, c'est marcher. C'est en marchant sur les monts escarpés que lui viennent ses plus altièrès et ses plus vertigineuses pensées. Heidegger, lui, marchait en forêt, alors que Kant ne quittait pas sa table. Marcher,

être debout ; ou être assis immobile à sa table : deux philosophies diamétralement opposées. Car l'ascension n'est pas seulement physique, elle est aussi spirituelle.

Les stylites vivaient perchés au sommet de colonnes. Toujours plus haut, toujours plus près du Ciel. « Le poète inspiré sur son pic isolé / Contemple avec pitié la grouillante cité : / Un aigle sur sa tête, il est vrai, l'a guidé ; / Dans son souple escarpin son pied n'a pas tremblé : / Bientôt de son manteau la nuit le couvrira ; / Il sort d'un havresac un vieux Zarathoustra, / Puis ôte son chapeau et se masse le dos, / Enfin il peut prier ses frères les oiseaux », écrivait il n'y a pas si longtemps l'un de nos derniers poètes. Le poète est ici comparé à un aigle cloué par son génie à la paroi du pic. Thème éminemment nietzschéen.

En haut, l'éternité

La montagne a aussi inspiré les peintres et même quelques musiciens. Bruckner sans les Alpes est inimaginable, et le grand Richard Strauss n'a-t-il pas écrit une symphonie alpestre qui fait suite à un autre poème symphonique intitulé *La vie d'un héros* ? Ainsi du peintre Balthus qui choisit de terminer sa vie à Rossinière, dans les Préalpes vaudoises où il avait passé une partie de son enfance. La montagne restait pour lui magique car, à la différence des océans qui relient entre eux des continents pour des raisons commerciales ou missionnaires, elle relie la terre au ciel.

Il se peut aussi que dans sa vision, les combats du végétal et du roc saillant, des anfractuosités et des sources aient la même valeur symbolique que le couple formé par le miroir féminin, lac, eau

gelée dans un cadre, et le feu viril, volage et vagabond qui brûle dans la cheminée. En haut l'Éternité sereine, cette même éternité à laquelle le philosophe de Sils-Maria dédia l'un de ses plus mémorables poèmes, en bas le temps existentiel coulant comme une rivière perpétuellement en mouvement, perpétuellement tourmentée.

Grande est la tentation de sortir du temps pour entrer dans l'éternité en se jetant du haut d'une montagne ou d'un train à crémaillère dans le vide et l'inconnu. Et que je n'aie garde d'oublier la montagne au sommet de laquelle Satan transporta Jésus pour le tenter. Il n'est pas fait mention de montagne dans le Paradis, quoiqu'il soit, semble-t-il, traversé par des fleuves.

Il existe donc deux écoles de poètes-philosophes : celle qui ancre son piolet dans le minéral et celle qui se laisse dériver sur le fleuve du temps. C'est toujours l'opposition entre Parménide et Héraclite. Opposition qui traverse également toutes les théologies et toutes les politiques.

La descente

Il est toutefois des écrivains qui n'aiment pas les montagnes, qui les trouvent monotones et pour qui elles ressemblent uniformément à des pyramides de tronc arrondi, fortement fichées dans le sol. Ils les appellent « les girafes du règne minéral ». Là où l'indigène et le voyageur a coutume de dire qu'elles s'élancent avec audace vers le ciel, ils se plaisent à remarquer, non sans une apparence de raison, d'ailleurs, qu'elles s'étalent prudemment par terre. Car l'homme a pris l'habitude, bonne ou mauvaise (qui pourra en décider ?) de considérer en elles la montée plutôt que la descente. D'où vient sans doute

l'agrément, et même le vague sentiment de courage, que secrète à la longue, à la façon d'un concert, leur monotonie.

Je crois que dans un monde où tout est en mouvement et où l'homme trouve bien qu'il en soit ainsi, ce qui gêne avant tout dans la montagne - que personnellement je verrais plutôt comme une religieuse en prière - c'est son immobilité et son mutisme.

Nous n'avons pas considéré la montagne sous son angle thérapeutique, telle que Thomas Mann l'avait envisagée dans son roman *La Montagne magique*. Qu'on nous le pardonne. Mais tel n'était pas notre dessein. Ce beau roman étant à nos yeux (outre un panégyrique à la maladie, tentation qui a toujours guetté les romantiques allemands) d'une longueur démesurée, et pour le coup par trop statique, nous lui préférons, dans le genre toujours un peu morbide des noces d'Eros et de Thanatos, le couple romantique par excellence, la nouvelle de Pierre-Jean Jouve, *Les années profondes*, qu'il situa dans le cadre enchanteur de Soglio.

On ne sort décidément pas de cette Engadine où certains cherchent le rétablissement de leur santé et où d'autres consomment leurs noces avec la mort. Et c'est sur cette dialectique de la cime et de l'abîme que nous terminons notre article.

G. J.

■ Lettres

C. F. Ramuz**Notes anciennes et textes retrouvés**

Genève, Slatkine 2013, 530 p.

Ce volume est, selon ceux qui y ont travaillé et que nous remercions et félicitons, une remontée aux sources comprenant de nombreuses notes de lecture, des textes inédits, des notes d'agenda et de journal. Nous suivons ainsi Ramuz de 1895 à 1947. Un Ramuz pour qui la peinture, découverte en 1902 au Louvre, resta une référence tout au long de sa carrière.

Les notes du Louvre se lisent avec plaisir. Ramuz décrit si bien les tableaux qu'il a sous les yeux, que nous avons le sentiment d'en être le témoin émerveillé. Découvrir avec lui que les bleus de Cimabue (1204-1302) n'ont rien à voir avec ceux d'Angelico n'est pas banal... « Élémentaire mon cher Watson. » Mais Ramuz voit en ce peintre celui qui ouvrira la marche de toute l'école primitive italienne. Après les artistes italiens, ce seront les Anglais, les Allemands, les Français, les Flamands et les Hollandais. A travers descriptions et analyses, Ramuz s'efforce de connaître et de comprendre les traditions auxquelles l'art a obéi à travers les siècles.

Sa culture littéraire aussi est très ample, et il accorde grand soin à l'art de bien dire. De son *Carnet*, où il a consigné des centaines de citations, je retiendrai celle-ci de Charles Péguy : « Un mot n'est pas le même dans un écrivain et dans un autre. L'un se l'arrache du ventre. L'autre le tire de la poche de son pardessus. » Et celle-là de Claudel : « Si Dieu n'avait eu besoin de vous où vous êtes, il ne vous y aurait pas mis. » Une autre encore de Flaubert : « On ne peut plus écrire quand on ne s'estime plus. »

Enfin quelques contes et nouvelles, fruits de sa jeunesse et pleins de nostalgie, terminent ce volume. Nous les lisons avec intérêt, tout en relevant que l'auteur n'avait pas encore trouvé le ton personnel qui sera le sien plus tard et que nous aimons tant.

Marie-Luce Dayer

■ Littérature

Fatima Bhutto**Les lunes de Mir Ali**

Paris, Les Escales 2014, 308 p.

Peu d'espoir émerge de ce roman, à l'image de la situation politico-économique de cette région du Pakistan, frontière avec l'Afghanistan. Même la foi y est vécue de manière dramatique. En toile de fond, l'occupation d'une partie des territoires pachtounes par l'armée pakistanaise, le long de la ligne Durand qui sépare les deux pays, et les conflits entre les Talibans sunnites et les chiites.

Fatima Bhutto, nièce de l'ancien Premier ministre du Pakistan assassinée en 2007, signe là son premier roman. Son propre père, Murtaza Bhutto, a été tué devant sa maison de Karachi alors qu'elle avait 14 ans. La jeune femme est partie étudier à New York et à Londres, avant de rentrer au pays en tant que journaliste et écrivain. Elle a choisi la plume pour mode d'action politique. Et c'est efficace.

L'histoire des *Lunes de Mir Ali* est construite en damier. Elle suit les trajectoires de vie et les choix politiques de trois frères à travers le déroulement d'une seule journée, celle de la fête de l'Aïd qui marque la fin du ramadan. Les allers et retours dans le temps sont cependant nombreux, ce qui complique par moment la lecture mais lui apporte aussi son intensité narrative, non sans rappeler certains contes orientaux. C'est ainsi que le premier chapitre s'éclaire et trouve un sens nouveau à la lecture du dernier.

Ecrasés par l'armée gouvernementale pakistanaise - alliée aux États-Unis, à leurs conseillers et à leurs drones qui traitent les rebelles comme des terroristes -, les habitants de Mir Ali ne posent pas les armes. Les fils prennent la relève des pères, même si l'ardeur révolutionnaire se tarit. Lassés d'un passé qui tamise toute lumière, rêvant de liberté et d'avenir hors des limites de la ville, certains acceptent la main que le gouvernement fait mine de leur tendre. Une intégration « pacificatrice », qui passe souvent par la déchéance, la collaboration et la trahison.

Écriture poétique, belle et maîtrisée, et connaissance intime du Pakistan s'allient pour projeter le lecteur dans un monde culturel inconnu, inquiétant et sombre. Mais où l'amour de la terre, de la famille et du clan reste toujours présent, même si, parfois, il se perd dans les jeux de la violence et du sang.

Lucienne Bittar

Maylis de Kerangal
Réparer les vivants

Paris, Gallimard/Verticale 2014, 288 p.

Un jeune homme meurt dans un accident de voiture. Son cœur et d'autres organes pourraient *réparer les vivants*, permettre à d'autres de vivre. Ses parents, entourés d'une équipe médicale pleine d'humanité et respectueuse, s'interrogent : qu'est-ce que la vie ? un cœur qui bat ? un cerveau connecté ? Face à leur fils plongé dans le coma, ils acceptent que sa mort donne la vie, comme eux-mêmes lui ont donné la vie il y a vingt ans.

Ce roman bouleversant d'émotions est écrit dans une langue magnifique. Il bat comme un cœur au rythme de cette course après la vie, après la mort. Comme un thriller, il décrit le travail d'une équipe qui s'organise pour que, en 24 heures, chaque organe - et particulièrement le cœur - trouve un nouveau corps. Les médecins et les infirmiers sont unis dans une formidable aventure humaine. Leur travail est minutieusement observé. Chacun accomplit sa tâche pour répondre à ce défi.

Cet ouvrage donne l'occasion de réfléchir à une question essentielle et brûlante d'actualité : est-ce envisageable pour moi ou pour mes proches de donner un organe ou d'en recevoir un ? Dans quelles circonstances psychologiques, éthiques, émotionnelles, et sous quel cadre légal ?

Françoise Berlin

(Maylis de Kerangal a reçu plusieurs prix pour ce roman : le prix Relay des voyageurs, le prix Orange du livre, le Grand Prix RTL-Lire, Le prix du Roman des étudiants France Culture-Télérama, et le prix des Lecteurs de l'Express-BFMTV : n.d.l.r.)

■ Jésus

Christine Pedotti

Jésus. Cet homme inconnu

Paris, XO Editions 2013, 352 p.

Christine Pedotti est rédactrice en chef de la revue *Témoignage chrétien*. Elle a dirigé le département religieux des éditions Fleurus-Mame et a été l'éditrice de la collection *Jésus et Jésus-Christ* chez Mame Desclée. Elle nous invite ici à redécouvrir Jésus, homme avant d'être Dieu.

Depuis le XIX^e siècle, le mouvement de recherche sur le Jésus historique ne s'est plus interrompu. Les publications de spécialistes se succèdent... Mieux connaître Jésus passe par la connaissance des avancées archéologiques et des mentalités religieuses et philosophiques du I^{er} siècle, ainsi que par l'examen des conditions de vie quotidienne de l'époque. Recherches mises en regard avec la vérité spirituelle des Évangiles, émanant des communautés des croyants.

« Tombée sous le charme de Jésus », l'auteure s'est attelée à cet investissement considérable, et ce sur plusieurs années, animée d'une foi et d'un esprit de curiosité ardents. C'est la première fois qu'une femme se risque dans cette aventure. Elle nous offre à rencontrer « un » Jésus, celui d'une Occidentale du XXI^e siècle, qui n'échappe pas, comme de juste, à sa subjectivité.

J'ai aimé l'alternance d'analyses exégétiques rigoureuses des sources et ces récits narratifs des grands moments de la vie de Jésus « comme si nous y étions », qui permettent de mieux approcher un Jésus de chair et de sang. C'est un regard moderne, nourri des connaissances psychologiques actuelles. La sensibilité de l'auteure enrichit ses méditations imagées, vivantes et colorées, sans tomber dans le travers des portraits fantaisistes. L'humour imaginaire y a aussi sa place.

Christine Pedotti ne prétend pas apporter des réponses à toutes nos interrogations. Ses questionnements nous ouvrent aux réévaluations nécessaires et permanentes. Elle sait communiquer son attachement passionné pour ce Jésus que l'on croit connaître et qui, cependant, reste toujours à découvrir.

Claire-Marie Brun

Khalidi Tarif

Un musulman nommé Jésus

Dis et récits dans la littérature islamique
Paris, Albin Michel 2014, 272 p.

Indispensable ouvrage pour tout bibliste et... ouléma ! Cette édition en format de poche, qui témoigne du succès du livre publié en 2001 par l'auteur, un Palestinien anglophone, présente un compendium des *faits et récits dans la littérature islamique* sur Jésus.

Complet, simple et excellemment bien introduit, cet assemblage de citations du monde littéraire islamique sur Jésus constitue un accès direct, en français, à ce que l'auteur appelle « l'évangile musulman ». Et le résultat est fascinant. On en ressort armé pour mieux comprendre quelque chose d'essentiel dans le dialogue entre christianisme et islam : nous n'avons pas retenu, de part et d'autre, les mêmes aspects de la vie et du message de Jésus de Nazareth.

Mais qui a dit que les quatre évangiles canoniques étaient exhaustifs ? Dans le domaine de la foi, certes, mais pas dans ceux, variés, de la culture, de l'éthique, du civisme ou des arts, que des siècles de contiguïté entre musulmans et chrétiens vivant dans le Croissant fertile et sa périphérie ont automatiquement suscités, voire provoqués, pour produire par assimilation du personnage, un rendu spirituel fécond en guise de réinterprétation théologique du Dieu des chrétiens.

Quelque 303 citations brièvement commentées, savamment référées, s'égrènent ici. Dans le fond, c'est l'index des noms qui rend utile cet ouvrage : par thèmes choisis, on peut consulter un dit islamique à propos de Jésus.

Thierry Schelling

Guy Gilbert

Jésus, un regard d'amour

Paris, Philippe Rey 2013, 240 p.

Une lumineuse méditation sur Jésus : voilà ce qu'offre Guy Gilbert dans ce livre. Bien sûr, il reprend parfois ce qu'il affirme dans d'autres ouvrages, mais c'est toujours dans un contexte différent.

S'adressant ici à des jeunes de 15-30 ans, il explique la mission de Jésus, une mission exceptionnelle au cœur de la vie de chaque

être humain, et décrit comment Jésus a façonné son existence de prêtre. Par son langage direct, parfois coloré, il précise ses convictions sur divers sujets d'actualité, y compris sur l'Eglise qu'il aime mais dont il souhaite voir certaines attitudes plus évangéliques. Il restitue un portrait vivant de Jésus, dont les paroles commentées, en lien avec la vie actuelle, prennent un sens percutant.

Willy Vogelsanger

Gianfranco Ravasi

Qui es-tu, Seigneur ?

Rencontres et conflits avec un homme qui a changé l'histoire
Paris, Médiaspaul 2014, 104 p.

La petite taille de l'ouvrage comme la simplicité du propos pourraient induire en erreur. En réalité, le cardinal Ravasi signe là un livre engagé et percutant. S'il trace le portrait de Jésus qui est, dans l'histoire de la culture, un « "signe" impossible à éviter », c'est aussi pour formuler une mise en garde : si l'Europe cesse de se laisser interpellé par la figure du Christ, elle risque bien de se perdre.

Et que dit-il du Seigneur ? Il décrit plusieurs éléments de sa personnalité. Son visage, souligne-t-il, est joyeux, car il annonce une bonne nouvelle. Il prie aussi beaucoup. Il a sans doute appris à lire les Ecritures dans une école synagogale et a acquis un « bagage » intellectuel suffisamment consistant pour qu'on l'appelle « rabbi ». Son célibat ne fait pas de doute et témoigne d'« une consécration totale, absolue et exclusive à la prédication et à la réalisation du royaume de Dieu ». L'auteur insiste sur les talents de communicateur de Jésus, dont les miracles véhiculent le même message que les paraboles : ils montrent que le règne de Dieu est arrivé.

Finalement, sa description est si bien faite que le lecteur a devant lui un personnage au profil singulier, ce qui l'oblige à se poser la question : ce Jésus, qui est-il pour moi (cf. Mt 16,15) ? A cette question, prévient Ravasi, le lecteur ne pourra répondre : « tu es le Seigneur vivant et présent dans l'histoire qui continue » qu'à la lumière de la foi. Comme pour les témoins des apparitions, il lui faudra « un moyen de connaissance et de compréhension supérieure », opérant

par le truchement de la parole sacrée ou de la fraction du pain. C'est alors seulement que le savoir pavera le chemin d'une rencontre bouleversante.

Yvan Mudry

■ Histoire

Pierre Jeanneret **75 ans de solidarité humanitaire**

Histoire de la Centrale sanitaire suisse et romande 1937-2012

Lausanne, D'en bas 2013, 264 p.

Ses travaux sur la guerre civile d'Espagne ont mis Pierre Jeanneret, ancien professeur d'histoire, sur la piste de la Centrale sanitaire suisse (CSS). Cette organisation a été fondée en 1937 par des médecins suisses venant au secours des forces républicaines. Avant qu'il entame cet ouvrage, il fallait qu'un ami membre de la CSS le convainque qu'un « non-humanitaire » pouvait justement avoir un point de vue intéressant sur le travail dans le domaine médical et social.

Avec la curiosité vive d'un chercheur qui découvre un objet nouveau, Pierre Jeanneret épiluche les archives de la CSS, qui lui inspirent une grande estime pour ces pionniers. Les Archives fédérales, surtout des documents provenant du Ministère public, lui révèlent l'obstination de la surveillance et de la répression des membres ou amis de la Centrale.

Un climat politique peu propice aux activités de la CSS et le décès de ses membres qui auraient formulé de nouveaux objectifs amènent à la mise en veille de la Centrale après 1956. Mais à partir de 1965, l'intervention américaine au Vietnam éveille un élan nouveau en Suisse francophone, qui aboutit à la formation de la Centrale sanitaire suisse romande en 1978. Le professeur de pédiatrie Jean-Pierre Guignard contribue grandement à la formulation de ses axes d'intervention.

Pierre Jeanneret n'a pas voulu faire un ouvrage académique. Il raconte l'histoire de la CSS de manière vivante. Son récit et la préface instructive de J.-P. Guignard, les illustrations et les notes biographiques invitent le lecteur à un voyage passionnant dans l'histoire récente.

Anna Spillmann

Sous la direction de
Frédéric Amsler et Sarah Scholl
L'apprentissage du pluralisme religieux
Le cas genevois au XIX^e siècle
Genève, Labor et Fides 2013, 284 p.

Cet ouvrage rassemble les contributions de différents spécialistes à un séminaire en histoire du christianisme contemporain qui s'est tenu en 2010. Une de ses originalités est de traiter de questions générales marquant l'évolution de la société genevoise au XIX^e siècle, tout en attirant l'attention sur quelques personnalités considérées non seulement dans leur rapport à des événements particuliers, mais suivies comme des personnes en évolution.

On ne s'attendra donc pas à trouver ici un condensé systématique de l'histoire confessionnelle et du développement de la sécularisation ou de la laïcisation. Et il sera peut-être nécessaire de se rafraîchir la mémoire en consultant un livre d'histoire. Mais on pourra lire des contributions fort intéressantes sur des thèmes précis : l'école comme enjeu confessionnel et comme lieu de découverte de ce que l'on a en commun ; la politique de James Fazy ; le Kulturkampf et le développement d'un catholicisme « national » ; l'accueil de l'Armée du Salut à Genève. De même, un certain nombre de portraits permettront de suivre des personnages influents : du côté catholique, le curé Vuarin, l'abbé Etienne Marilley, futur évêque ; du côté protestant, Antoine Carteret, Auguste Bouvier, Louis Micheli, Ernest Naville ; du côté vieux-catholique, Hyacinthe Loyson.

Deux contributions permettent de situer la dynamique genevoise dans la construction nationale de la Suisse et d'en prendre la mesure à l'aune de la laïcisation républicaine que la France a connue (et dans laquelle elle se débat encore).

C'est un rapide et profond changement de société que ce livre permet de suivre sur une centaine d'années.

Jean-Pierre Zurn

Antonin d'Isaïe

A la nuit tombante, Antonin d'Isaïe sortit de la ville pour regagner sa vallée. Il était content car la journée avait été bonne et il avait fait d'excellentes affaires. Sa bourse était bien remplie et son sac regorgeait de cadeaux. Pour sa femme, il avait choisi une blouse en dentelle, pour ses filles des foulards de soie et pour ses fils des ceintures de cuir. Il avait même poussé la générosité jusqu'à acheter des oranges et du pain d'épice et il se plaisait à imaginer la joie des siens lorsqu'il sortirait ses trésors. Il boutonna son gros manteau car le froid s'était mis à le mordre à petits coups. Bientôt, la lune pointa derrière la montagne et inonda délicatement la vallée qui lui apparut soudain aussi belle qu'une première communiant.

Il était seul sur le chemin glacé. Les autres hommes, descendus comme lui à la foire de décembre, avaient dû remonter plus tôt. Il pensa aux événements de la journée, aux connaissances rencontrées, aux petits verres de vin blanc échangés et, le cœur léger, se mit à chanter. C'était une chanson triste et longue où il était question d'amour malheureux et de mort.

Au dix-neuvième couplet, sa voix s'arrêta brusquement. Il venait d'apercevoir au bord de la route, une jeune femme. Elle avait les pieds nus, était vêtue d'une robe blanche et d'un châle de même couleur qu'elle tenait serré contre sa poitrine. Ses cheveux roux tombaient en boucles sur ses épaules. Il lui sembla qu'elle était comme

auréolée de lune. Quand il arriva près d'elle, il arrêta son cheval. « Je rêve », pensa-t-il. Pourtant, quand il se pencha hors de son char et tendit sa main, il rencontra une épaule, et une voix étrange aux intonations chantantes demanda : - « C'est encore loin ? » Abasourdi il répéta : - « Loin ? » - « Oui, le prochain village » - « Oh, dit-il, une bonne heure. » - « Puis-je monter sur votre char, continua la jeune femme, je suis fatiguée et j'ai froid. »

Sans répondre, il descendit, enleva son manteau qu'il lui offrit et la fit monter. « Quelle idée, maugréa-t-il, de s'habiller de cette façon en plein hiver ! » Il sortit une vieille couverture et l'enroula autour de ses jambes et de ses pieds. Ceux-ci étaient en sang. - « Mon Dieu, cria-t-il, d'où sortez-vous ? » - « Je viens de loin, dit-elle, de très loin et je ne savais pas qu'il faisait si froid chez vous. » - « Qu'allez-vous faire au village ? » - « Vous le saurez demain », répondit-elle mystérieusement. Prenant une bouteille dans son sac, il la lui tendit. « Buvez un peu, cela vous fera du bien. » Elle ne savait pas boire directement à la bouteille. Elle ouvrit sa bouche comme une enfant et laissa couler le liquide. « C'est du feu ! » cria-t-elle. « C'est de l'eau-de-vie, elle vous réchauffera comme le feu. »

Ce conte a été publié dans *Au Miroir des rencontres*, Le Mont-sur-Lausanne, Ouvertures 1990, et est reproduit avec l'autorisation de son auteur.

Le cheval repartit mais au bout d'un quart d'heure, il s'arrêta. L'homme descendit et s'approcha de la bête. Elle était en sueur et tremblait de tous ses membres. Un liquide brunâtre sortait de sa bouche. « Mais qu'est-ce qui l'arrive », cria-t-il. Le cheval le regarda et il vit dans ses yeux toute l'angoisse du monde. Ses tremblements s'accrochèrent. Bientôt, il s'écroula sur la neige.

L'homme courut chercher son eau-de-vie. Trop tard, l'heure n'était plus à la vie mais à la mort. En quelques minutes, l'animal expira avec des râles de douleur. Agenouillé près de lui, il se mit à sangloter, sa tête contre la sienne. La jeune femme n'avait pas bougé de son siège. « Venez, dit l'homme au bout d'un moment, il faut continuer à pied. » Ils n'avaient pas marché 500 mètres qu'elle se mit à gémir. Alors, il la prit sur ses épaules. D'abord, il pensa qu'elle était aussi légère qu'une brise, mais bientôt elle pesa plus lourd que le granit. Il s'épuisa. Comme le cheval, il se mit à trembler et ses jambes fléchirent. « Je vais mourir », pleura-t-il. « Non, dit la jeune femme, pas vous ! » Elle le releva, le prit par la main et il se sentit tout de suite mieux.

Ils marchèrent ainsi jusqu'au village. Un village qu'ils trouvèrent plongé dans le silence. Quand il arriva devant sa maison, il s'arrêta. « C'est ici », dit-il. Alors, elle lui dit au revoir et il la vit disparaître au bout de la rue étroite. Derrière elle, sur la neige, il vit des traces de sang.

Au moment où elle ouvrit la porte, sa femme se réveilla. Elle l'entendit parler à voix basse et ce qu'il disait lui parut confus. L'alcool, pensa-t-elle, et se tournant face au mur elle se rendormit.

Le lendemain matin, il se leva avant les autres et alla à l'écurie pour nourrir son cheval et s'assurer que tout n'avait été qu'un cauchemar. Mais de cheval il ne trouva trace. Alors la peur commença à lui tordre le ventre.

Avec sa femme et ses enfants, il se rendit à l'église pour la messe du dimanche. Le curé parla d'alcool et des vices qu'il engendrait... Sa femme lui jeta un regard chargé de signification et de reproches. Lui qui aimait chanter fut incapable de se joindre aux autres pour le cantique final. Il sortit le premier et fut presque soulagé de la voir. Elle était au milieu de la place, appuyée contre le vieux tilleul.

Le reconnaissant, elle s'avança vers lui et lui dit :- « Je vous offre la vie. » Pris de panique il questionna :- « Etes-vous la mort ? » - « Une de mes sœurs, la peste. » Il la vit s'approcher des villageois qui sortaient de l'église et les toucher à l'épaule, comme elle l'avait fait la veille. Il aurait voulu hurler, les mettre en garde, mais sa voix, prisonnière de sa peur, restait au fond de lui. Personne ne semblait la remarquer. Quand elle eut fini, elle lui sourit, lui envoya un baiser du bout des doigts, puis redescendit la rue étroite. Comme la nuit précédente, il vit sur la neige des traces de sang.

Une semaine plus tard, les gens de la ville le virent arriver, hagard et titubant. Son discours était des plus incohérents. Il parlait de « ses morts à enterrer » et réclamait en pleurant de l'aide. Ils pensèrent qu'il avait perdu la raison.

Marie-Luce Dayer

PROVINCE DES JÉSUITES DE SUISSE

2014



200^e anniversaire du rétablissement de l'Ordre des jésuites

Les jésuites commémorent cette année, sur les cinq continents, les 200 ans du rétablissement de leur Ordre par le pape Pie VII, le 7 août 1814, 41 ans après sa suppression. Diverses manifestations et célébrations auront lieu en Suisse à l'occasion de cet anniversaire. Elles permettront de jeter un regard rétrospectif plein de reconnaissance sur cette histoire mouvementée et contribueront à une meilleure compréhension des circonstances de la suppression et du rétablissement de l'Ordre.

Nouveau départ de la Société de Jésus en Valais

COLLOQUE

Sous la direction de Paul Oberholzer sj, historien, bibliothécaire de la Province de Suisse : présentation de l'histoire du rétablissement et des courants de l'histoire intellectuelle européenne au début du XIX^e s., et débat sur les questions relatives à la politique ecclésiastique.

4-6 sept., Brigue, Collège du St-Esprit

Messe anniversaire solennelle

Célébrée par Christian Rutishauser sj, provincial.

28 sept., Eglise des jésuites, Lucerne

Rétablissement de la Société de Jésus en Suisse et dans le monde

CONGRES

Les jésuites étaient-ils « un péril pour l'Etat » ? Telle est l'une des nombreuses questions qui seront débattues.

D'autres exposés traiteront :

- du nouveau départ de la Société de Jésus en Amérique latine et en Europe, dont la *Suppression et restauration de la Compagnie en France* par P.-A. Fabre et Ph. Lécrivain sj.

- des activités de ceux que l'on a appelé les « ex-jésuites » durant la suppression de l'Ordre entre 1773 et 1814.

2-3 oct., Uni Miséricorde, Fribourg

Les conférences seront données en diverses langues, principalement en allemand.

Informations détaillées sur le programme : www.jesuites.ch et www.jesuiten.ch